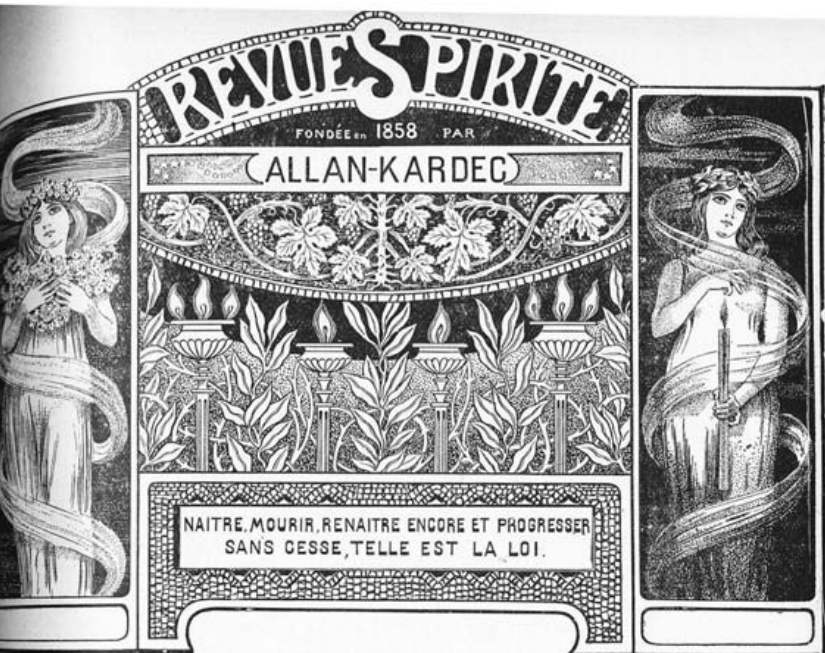




Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 6.

1^{er} JUIN 1904.

LE DIEU DES SPIRITUALISTES

(Suite et fin.)

Nous en sommes restés, dans l'article précédent, au dogme de la prédestination.

Où chercher, où trouver, pourrait-on demander, l'origine de ce dogme extravagant ? Vraisemblablement dans le fait, répond le D^r Th. Pascal, que l'on constate, trop souvent hélas ! chez certaines créatures humaines, soit de lamentables disgrâces, soit des tares congénitales qui semblent provenir d'une malédiction d'autant plus extraordinaire qu'elle paraît avoir été arrêtée à l'avance, arbitrairement, c'est-à-dire injustement.

Comment expliquer, en dehors de cette hypothèse, ces cas de monstruosités de naissance, de difformités repoussantes, d'infirmités incurables et surtout de folies héréditaires dont les hôpitaux d'aliénés et certains asiles de nature spéciale, nous fournissent le hideux et terrifiant spectacle ?

Or, c'est à Dieu, directement, que certains orthodoxes dont l'ignorance dépasse toute mesure n'hésitent pas à attribuer ces dispensations injustifiables. Ils ne se sont pas demandé s'il n'est pas injurieux pour le Père de toute miséricorde et de toute justice, de l'incriminer en de semblables circonstances, alors qu'ils auraient pu comprendre, en réfléchissant, en cherchant à savoir, que c'est à l'homme seul que sont imputables les douloureuses épreuves qu'il s'est préparées, que c'est lui-même qui se *prédestine* à telles destinées heureuses ou lamentables, par suite des « semailles » qu'il a faites dans ses existences précédentes, et dont il récolte les fruits, *sans* autre intervention que celle de la Loi des rétributions équitables.

Or, qu'on le sache — il faut que l'homme l'apprenne et s'en souvienne — sans l'acceptation de cette inéluctable Loi, la vie, la nature et Dieu demeurent inexplicables. Supprimez l'héritage du passé, et le présent et l'avenir, ne sont plus, dès lors, que mystère, injustice et renversement de tout ce que la conscience humaine est en droit de réclamer de l'Ordonnateur des mondes. L'univers et les destinées de l'être ne sont plus qu'un chaos devant l'extravagant désordre duquel la pensée se révolte et maudit l'existence qui ne serait plus; désormais, que la plus effroyable des ironies ou le plus macabre des cauchemars.

Voilà ce que n'ont pu ou voulu comprendre les inventeurs du dogme étrange qui nous occupe, si bien que par la suppression ou la déformation de la Loi de justice, et jugeant de l'avenir par le présent dont ils méconnaissent la nature et la signification, ils attribuent les injustices *apparentes* de la vie à je ne sais quel dieu de fantaisie qui, dans ses monstrueux caprices, frapperait au hasard, punirait sans raison, pardonnerait sans motifs et enverrait, soit au paradis, soit en enfer, ici, ceux qu'il favorise, là-bas, ceux qu'il hait et dont il veut se venger... Odieuse, abominable conception !

Ils ne savent pas, ces croyants à courte vue, que les Guides veillent à la répartition des biens et des maux et que c'est d'après le bilan des âges, que sont attribués dans le présent, comme ils le seront dans l'avenir, les milieux, les corps, les facultés, en un mot l'ensemble des éléments nécessaires et appropriés aux mérites, ou aux besoins de ceux dont l'évolution, quelle qu'elle soit, est dirigée avec justice et avec amour.

Qu'on le sache ou qu'on l'ignore, la justice éternelle ne sommeille jamais. C'est par l'effort, les souffrances, que se réalisent les équitables pondérations, que s'affine l'âme à mesure qu'elle expie et qu'au sortir du creuset de l'épreuve, que dans le creuset lui-même, s'effectue l'ascension spirituelle.

Tout être est une monade divine en labeur de purification au sein de la matière ambiante. Entre la route qui mène aux abîmes et celle qui mène aux sommités lumineuses, elle peut choisir, et ce qui rend ce choix possible, c'est sa *liberté*... en présence de laquelle, est-il besoin de le dire ? s'évanouit le dogme de la Prédestination.

Or, qu'est-ce que cette liberté ? Le libre arbitre peut être défini l'usage normal de pouvoirs suffisants. Ces pouvoirs, l'âme, étincelle de la flamme divine, les possède intégralement ; mais ils n'existent tout d'abord en elle qu'à l'état potentiel. Dans cet état de neutralité première, elle commence par n'être que spectatrice passive dans l'évolution de l'éternel drame humain et **ce n'est** que lorsqu'elle s'est développée en un « moi », c'est-à-dire en une conscience individuelle, qu'elle entre dans une vie dont l'activité s'applique à un but **déterminé**, voulu et choisi par elle.

Au début des **humanités**, à l'âge où prédomine la bestialité originelle, l'activité de l'âme s'arrête **aux** phénomènes de pure sensation. Le sauvage, esclave de sa nature **passionnelle**, hésite, fluctue et n'obéit qu'aux influences extérieures. Ce n'est que plus tard et lentement, que naît et se développe en lui une mentalité pouvant lutter contre la passivité d'autrefois. Cette mentalité est la première lueur de la **divinité intérieure** ; *mais combien longtemps* demeure-t-elle endormie, enlisée dans la matière dominatrice. Or, aussi longtemps que cette lumière interne demeure voilée par les émanations épaisses des bas-fonds, l'homme est incapable de « choisir ». En résumé, l'homme est d'autant plus esclave de la fatalité qu'il est plus près de la matière et d'autant plus apte à mettre en jeu son libre arbitre, qu'il s'approche davantage de l'esprit, c'est-à-dire de la volonté divine qui s'appelle la Loi et dont l'acceptation l'émancipe, le rend libre avec Dieu et en Dieu (D^r Th. Pascal).

Oui, certes, nous sommes libres ; mais ne nous méprenons pas. N'oublions pas que c'est en raison de cette liberté, que s'accroît notre responsabilité.

Suivant un axiome *fréquemment répété* : c'est en Dieu que nous vivons et que nous évoluons. C'est fort bien dit, mais encore faut-il s'entendre. A n'en pas douter, une influence divine opère en nous, bien que sous bien des rapports nous soyons très médiocrement divins ; mais pour que cet axiome purement théorique devienne une réalité vitale, il faut que nous ayons atteint un degré de spiritualisation qui permette à la Divinité d'habiter en nous. Il est bien entendu que nous serons des dieux, mais ce n'est qu'après un épanouissement préalable de notre humanité, que nous serons mûrs et dignes de ce glorieux héritage. La vie n'est pas une théorie, c'est une série d'actes bien définis, au bout de laquelle nous avons le pouvoir, mais en plus le *devoir* d'aboutir.

L'âme humaine est de trop noble essence pour qu'il soit permis de la comparer à une simple graine végétale qui, selon les circonstances, croît

ou demeure stérile. Tous les glands ne deviennent pas des chênes, et parmi les innombrables germes que produit la prodigue nature, il y en a et par millions que les vents dispersent, que le soleil dessèche ou que les oiseaux du ciel déterrent du sol pour s'en nourrir.

Il est donc bien entendu que la monade humaine est au-dessus de ces dangereuses éventualités. La plante divine doit germer, croître, fleurir et fructifier, mais encore faut-il qu'elle s'évertue à hâter cette expansion qui lui est imposée. Qu'elle le veuille ou non — et combien serait inutile et fou tout essai de résistance — il faut qu'elle réponde aux *désiderata* suprêmes de la création, car le Logos a créé l'homme en vue de sa divinisation et la haute science nous démontre que l'évolution des monades humaines est l'objectif essentiel du système cosmique auquel nous appartenons. (A. P. Sinnett).

Et maintenant, après l'exposition des phénomènes grandioses du monde invisible tel qu'il nous a été révélé dans ses plus glorieuses perspectives, qui pourrait s'étonner que les philosophes spiritualistes protestent avec la plus grande énergie contre l'hypothèse que soutiennent certains panthéistes de conceptions spéciales, concernant la prétendue annihilation finale des âmes dans un nirvana quelconque, où elles disparaîtraient sans retour, en dépit de leur évolution si lentement et si sagement préparée ?

Cette perspective peut plaire à certaines personnalités passives, rêvant d'une immersion éternelle au sein de l'Infini, mais ne saurait convenir aux âmes fortement trempées qui désirent, elles, non l'absence d'hypothétiques souffrances ultérieures, mais la vie, l'énergique vie toujours plus intense et prête à accepter tous les devoirs des futures évolutions.

Eh bien, que ces âmes fortes, assoiffées d'une aussi noble et méritoire activité, soient pleinement rassurées. L'union mystique de la conscience du moi avec la Conscience universelle n'implique nullement l'absorption, c'est-à-dire le sacrifice de l'être, tout au contraire, elle implique son épanouissement. C'est — nous l'avons dit ailleurs — c'est la goutte qui devient océan.

L'histoire du monde invisible nous enseigne que quelle que soit l'expansion de l'individualité réalisée au cours de son ascension ancienne ou récente, cette individualité en conserve éternellement les bénéfices, en raison de sa mystique coexistence avec le Centre de la vie qui fut sa source originelle.

Nous savons qu'il n'existe dans le Kosmos aucune force aveugle dont les pouvoirs rétroactifs puissent amener une réaction quelconque dans la marche ascensionnelle de l'être ayant choisi la voie normale. Nous avons la certitude que tous les résultats susceptibles d'être produits sur les plans de notre système solaire ne sont et ne peuvent être que l'expression de la Volonté du Logos qui le gouverne et qui possède des attributs assez puissants pour « objectiver » cette Volonté, par la raison qu'en son Essence réside la

potentialité d'une multiplication infinie des éléments de sa propre Individualité. L'être imparfait ne peut limiter l'être parfait, pas plus qu'il ne pourrait le prolonger ; ce qu'il peut, c'est le manifester, l'exprimer plus ou moins, en être la lointaine image... Et pourquoi l'Etre parfait ne serait-il pas éternellement exprimable ? Pourquoi, en dehors de la pensée insondable, de la raison suprême, de la lumière sans ombre, n'y aurait-il pas des intelligences imparfaites pour en réfléchir quelques rayons ?

Tous, nous marchons vers cet Etre divin par lequel et au sein duquel tout notre système cosmique s'est développé. A l'origine, cet Etre déversa son énergie dans d'innombrables manifestations. A la fin de son œuvre, cette force lui reviendra par de nouveaux canaux d'énergie spirituelle, c'est-à-dire par les nouveaux Logoi constituant sa propre réflexion sur les nombreux plans de la Nature où son influence fut projetée.

L'univers est incommensurable ; de sublimes activités attendent les futurs collaborateurs de l'œuvre infinie. Qui sont-ils tous ces grands Etres ? Qui sommes-nous, pauvres humains, pour oser même effleurer l'étude de tels sujets. Nous ne pouvons même pas nous faire une idée des dernières phases de l'histoire de notre système et cela d'autant moins que les Instructeurs se font énigmatiques. Ne nous disent-ils pas que l'Individualité gigantesque et sublime que nous appelons le Logos fut de tous temps une multitude d'individualités réunies en une seule, et qu'il représentera encore cette multitude accrue dans une proportion qu'on ne saurait imaginer, jusqu'à la consommation du cycle pendant lequel s'accompliront toutes les destinées en cours d'actuelle évolution.

Arrêtons-nous ici, car le vertige nous saisit sur le bord de ce mystérieux abîme. Oui, arrêtons-nous pour nous recueillir un instant sous l'impression des grandes choses qui nous ont été révélées. Comment ne pas tressaillir en présence de ce nouvel Evangile, de cette Bonne Nouvelle qui nous déclare qu'elle n'est plus pour nous l'annonce de ce *salut* énigmatique dont nous ont si longtemps parlé les vieux dogmes périmés, mais l'attestation bien autrement consolante que nous n'avons à être rachetés de rien d'autre que de nos erreurs et de notre ignorance, par la raison bien simple que nous ne sommes plus sous la menace d'une colère divine quelconque. C'est dans des conditions tout autres qu'évolue l'Univers, en vertu d'une organisation créée par un Dieu — notre Dieu, notre Père — en vue d'un idéal de justice et d'amour d'une telle hauteur, qu'il dépasse et de combien, toute conception humaine. Et que l'on ne croie pas que ce soit un rêve poétique, une simple envolée d'imagination ; c'est une certitude que peuvent constater tous ceux qui voudront se donner la peine d'en faire l'investigation scientifique (C. W. Leadbeater).

Oui, il faut étudier, s'orienter dans le vaste horizon qui nous entoure, si

l'on veut se faire une idée de la marche et de la direction du torrent de vie qui nous emporte, car l'erreur est facile.

Imaginez un instant qu'un faible insecte tombé dans le courant d'un fleuve au large cours, tournoie plus ou moins longtemps dans l'un des remous de la rive. Comment pourrait-il comprendre, dans ce lent mouvement circulaire et parfois rétrograde, quelle peut être la direction générale des eaux débordées qui roulent et s'enfuient vers l'Océan ?

Eh bien, c'est à ce pauvre insecte que nous ressemblons, alors que nous ne regardons qu'autour de nous, nous absorbant dans les minuscules détails et les vulgarités de la vie quotidienne. C'est de plus haut qu'il nous faut regarder ; c'est au-dessus des événements qui passent et des impressions fugitives que nous devons nous élever, si nous voulons pouvoir apprécier l'immense processus des évolutions générales ou particulières qui entraînent les mondes de l'espace, en même temps que chacune des vies éphémères.

N'oublions pas, toutefois, que quelque légères que puissent nous paraître, alors qu'on les envisage de très haut, les amertumes et les douleurs de la vallée terrestre, il n'en est pas moins vrai que sur le plan physique toutes ces douleurs sont réelles et l'on ne peut se dissimuler que tant qu'elle dure, la souffrance est *souffrance*. Aussi est-ce pour cela que l'homme, pour aussi clairvoyant qu'il soit, et pour aussi apte qu'il puisse être à en comprendre la nature et la signification, ne peut se dispenser, devant le spectacle des maux qui l'entourent, de témoigner à ses frères malheureux les plus chaudes sympathies de son cœur.

Ce n'est que lorsqu'il s'agit de nous-mêmes et de nos épreuves personnelles que nous devons nous montrer sévères et nous rappeler qu'en perspective de nos glorieuses destinées futures, il nous faut lutter contre notre égoïste matérialité, en repoussant comme indigne toute préoccupation particulière, c'est-à-dire inférieure.

Rappelons-nous, d'autre part et surtout, qu'il est, en dehors du cercle étroit de notre personnalité, des considérations d'ordre général dont nous ne pouvons éluder les impératives prescriptions ? Ce n'est pas vainement qu'une même vie divine anime tous les êtres et nous, en particulier, hommes d'une même race, issus d'une source commune. Eh bien, c'est au nom de cette communauté d'origine qui nous égalise tous, sans privilèges d'aucune sorte, qu'il nous est prescrit de nous aimer les uns les autres, en même temps qu'est imposée à chacun de nous l'obligation de mettre ses forces au service de nos frères en humanité.

Ce qu'il y a de merveilleux dans ce don de soi, c'est qu'il en sort une *force* qui nous fait croître en stature spirituelle. En vertu d'un phénomène transcendant, nous nous appartenons d'autant plus que nous prodiguons aux au-

tres nos sympathies, notre dévouement, toutes les radiations de nos propres énergies. Nous sommes à ce point maîtres de nous-mêmes, que nous ne sommes plus les esclaves des circonstances, que nous n'avons plus à nous préoccuper ni des problèmes de la vie, ni des fatalités qui nous enchaînaient autrefois et que dans la joie de notre autonomie reconquise, nous pouvons disposer, au bénéfice des autres et sans l'épuiser jamais, de notre lumière intérieure qui, suivant la parole d'un Instructeur, fait de nous des « soleils en réduction capables de réfléchir l'éclat du grand Soleil ». Ne nous a-t-on pas dit encore que nous sommes « des dieux en expectative par l'Esprit qui habite en nous » ?

Cette personnalité divine qui nous pénètre s'appelle, en langage hiératique, le *Christos* mystique, auquel l'apôtre Paul fait de si fréquentes allusions et dont le doux Rabbi palestinien, qui parcourait la Samarie et la Judée, où il enseignait, guérissait et consolait ses frères, était la visible préfiguration.

Le Christ de l'esprit humain, hôte sublime de notre conscience, est devenu « nous-mêmes » par interpénétration. Il est chair de notre chair et âme de notre âme. Symboliquement, il y naît, il y vit, il y est crucifié, puis ressuscité d'entre les morts et monté au ciel dans les souffrances, d'abord, puis dans la glorification finale, formant l'apanage de toute créature de race divine. Ne nous dit-on pas encore que tout homme est potentiellement un Christ qui, dans le développement de sa vie mystique, répète et reconstitue, pour ainsi dire, d'une manière générale, le drame messianique que nous racontent les Évangiles (Galates IV, 6, 7 et 19).

Certes, c'est ici le plus grand des mystères ; mais ce mystère de l'involution du divin dans notre humanité ne nous a-t-il pas été expliqué, appliqué, incorporé ? Nulle cervelle d'homme terrestre n'eût pu pressentir, sans révélation, le prodigieux spectacle du Dieu d'amour qui « ne voulant pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie », attire à lui les hommes qui, par ignorance ou par aveugle obstination, luttent contre la Loi, car ce qu'il attend et désire dans son amour, n'est rien d'autre que la divinisation des êtres. L'homme, particule divine, possède une volonté embryonnaire, mais infinie par essence, et susceptible d'un développement illimité ; toutefois Dieu respecte cette volonté dans ses créatures et il ne les « violente » que par les effluves de son amour.

Les monades humaines, on le sait, sont toutes égales entre elles. Issues d'une même source, partant du même point initial, elles suivent la même route et font les mêmes étapes, en mettant en jeu, suivant leur bon vouloir, leurs facultés originelles.

Ce qui les distingue, nous l'avons déjà dit, et constitue les inégalités choquantes que l'on remarque dans leurs divers groupes, ce sont leurs âges res-

pectifs ; mais, « sœurs », en dépit des différences que révèlent leurs états d'évolution, elles représentent, toutes, la *chose une*, caractéristique, indélébile du Kosmos et des vivants, c'est-à-dire la divinité essentielle dont les a marquées le sceau du Créateur.

Aussi, l'âme est-elle impérissable. Jaillie du Foyer générateur, elle commence en lui comme étincelle et s'associe à lui comme flamme divine. Antérieure aux soleils qui ne brillent que temporairement dans l'infinie durée, elle leur survit et les voit s'éteindre, tour à tour, victorieuse du temps et maîtresse de l'espace. « Nourrisson de Dieu » suivant la suggestive expression des Ecritures, elle se réjouit dans son sein au cours des immenses périodes de repos et de béatitude qui séparent les cycles d'activité.

Et lorsque l'âme, Phénix toujours renaissant, renoue la chaîne d'or de ses existences successives, de nouveau elle évolue sur le plan d'une réincarnation supplémentaire, entourée des âmes-sœurs, ses collaboratrices qui, toutes ensemble, de progrès en progrès, de spiritualisation en spiritualisation supérieure, escaladent leur idéal et toujours, dans les orbes de la spirale infinie, remontent vers leur Source divine.

Concluons en quelques mots.

Nous venons de dire quelle est la doctrine des spiritualistes, quel est leur Dieu, quelles sont leurs aspirations, leurs espérances et leurs certitudes. Ce qu'il y a de triste, c'est que les hommes qui, ayant retrouvé le sens de la vie, en comprennent les devoirs et les nobles destinées, ne forment dans l'humanité qu'une infime minorité.

Notre société moderne qu'enlize un matérialisme progressif et obstiné se complait dans un agnosticisme qui, des Facultés et des Académies, déborde sur les classes inférieures. Le peuple égaré par les déclamations de quelques libres-penseurs intransigeants a perdu la foi religieuse élevée, — de tous points différente des superstitions ecclésiastiques, — sans acquérir la foi de la haute science. La décadence de la race humaine n'est que trop visible pour les esprits que n'aveugle pas un optimisme à courte vue. L'âpre poursuite d'un bien-être dont tant de misérables sont privés et dont abusent tant d'égoïstes repus, rapetisse l'esprit humain et l'enferme dans la sphère déprimante des convoitises purement matérielles.

Sans que l'orage ait encore éclaté, l'on entend de sourds murmures derrière les hautes barrières qui séparent les classes sociales... les unes jalouses à juste titre, les autres vaguement apeurées, ou tout au moins inquiètes. A l'heure où, sous l'impulsion d'un souffle qui, sans aucun doute, nous vient des régions supérieures, l'on s'évertue à parler à tout venant de paix universelle, de transactions bénévoles, de tribunaux d'arbitrage en vue de la suppression prochaine des guerres de peuple à peuple — amère et lamentable ironie puisque, là-bas, tonnent les canons ! — il n'en est pas moins vrai que d'autres guerres se préparent dans l'ombre.

Exaspérés par l'oppression de ceux qui audacieusement s'appellent eux-mêmes les maîtres du monde, les opprimés s'agitent, les déshérités gémissent, en même temps que s'accroissent, chez les gouvernants, des ambitions démesurées, d'insatiables convoitises et des frénésies de pouvoir qui amènent, ici, ces spoliations iniques de populations faibles par des nations riches et puissamment armées, là ces effroyables massacres qui, sur les confins et sous les yeux d'une Europe dite civilisée, sont perpétrés sous l'inspiration de chefs capables de tous les crimes et en qui semblent s'être réincarnées les âmes des Tamerlan, des Gengiskhan et des Osman (surnommé le briseur d'os), dont les Osmanlis, leurs descendants directs, renouvellent de nos jours les inexpiables forfaits.

Il faudra bien cependant que l'évolution se fasse, et elle ne se fera que lorsqu'une religion spiritualiste et scientifique aura régénéré les consciences et éclairé les esprits. Ce n'est qu'alors que se lèvera l'aube d'une ère nouvelle, ère de liberté, débarrassée de cette déprimante humilité chrétienne qui, écrasant l'homme sous l'idée obsédante de sa culpabilité héréditaire et de son impuissance morale, le transforme en un esclave tremblant et superstitieux.

Ce qu'il faut, c'est que notre société moderne comprenne que la diffusion d'une religion semblable à celle dont nous avons tâché d'indiquer les grandes lignes, ne lui fera rien perdre, ni de l'indépendance de son esprit, ni de la liberté de sa conscience. Toutes les acquisitions qu'elle a faites lui seront conservées intactes. L'homme se retrouvera tout entier avec ses facultés innées, ses bons instincts originaires, ses besoins légitimes de progrès, sa morale, sa poésie, son culte pour l'idéal... Il n'aura perdu, dans cette heureuse métamorphose, que les parties grossières et enfantines de son intellectualité déformée par les religions officielles. Il montera de plus en plus dans le royaume de l'*Esprit*.

Après l'âge d'or légendaire qui est devant nous — encore bien loin, sans doute — viendra l'âge de diamant combien plus magnifique que son prédécesseur. Il se peut que longtemps, peut-être, la cité moderne ait encore besoin de remparts protecteurs pour se défendre et vivre en paix, car les haines et les jalousies persistent ; mais il faut, quoi qu'il arrive, que l'amour vienne remplacer la haine.

Déjà nous pouvons constater que l'homme vit avec l'homme chaque jour davantage, et que la science, en multipliant comme elle le fait les possibilités de relations, projette, à chaque instant, sur tous, des parcelles de l'âme commune ? L'humanité est chose homogène. En dépit de ses multiples différences, règne dans le corps social une unité d'essence et de race qui rend solidaires les uns des autres tous les membres de la famille — innombrable famille qui, sur les plans divers qu'elle habite, mondes terrestres et régions

invisibles, est et demeure la représentation de la Grande fraternité de tous les êtres vivants que rattache indissolublement l'immense chaîne hiérarchique.

Vérité, certes, que tout cela ; mais vérité de demain, beau rêve d'avenir ! Ce n'est que lorsque l'unité sera devenue effective, que de cette masse homogène surgiront les individualités diverses qui, en dégageront les virtualités, en réaliseront la vie collective et rendront possible la transmission de l'héritage promis à tous les fils de la famille divine.

Cet héritage ne se transmet que lentement. L'évolution de la monade humaine exige une accumulation de siècles, au cours desquels ne peut se réaliser la spiritualisation nécessaire, que par la collaboration de l'homme avec les directeurs des mondes. Et ce n'est qu'après ce long stage, alors que nous aurons acquis la vision spirituelle, que nous pourrions constater avec quelle sollicitude nous sommes conduits, dirigés, protégés et, par suite, comprendre approximativement que l'évolution d'une seule de ces étincelles qui ont jailli du Foyer primordial, est une œuvre prodigieuse d'amour et de puissance, même pour l'omnipotence divine.

Approximativement, avons-nous dit... Oui, certes, car ce n'est qu'à grand-peine que nous pouvons contempler l'éblouissante trombe de lumière qui, des hauteurs célestes, vient nous frapper de ses éclats.

Si, comme Pierre Loti, qui nous a raconté son voyage dans l'Inde, nous allions, nous aussi, interroger les Sages de Bénarès, ne serait-ce pas avec une sorte de frisson d'orgueil, mais auquel se mêlerait une indicible stupéfaction, que nous les entendrions répondre à chacun de nous, d'une voix basse et lente, mais sur ce ton d'autorité souveraine qu'eux seuls possèdent ici-bas : « Ne sais-tu donc pas que tu es essentiellement Dieu ? »

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

sur l'Evolution de l'idée religieuse (suite) (1).

VIII.

Avant le Concile de Nicée.

Le Christ, pas plus que les autres Messies, ses prédécesseurs, n'avait voulu fonder une religion. Il s'était borné, comme eux, à rappeler les principes de l'éternelle morale, et à inspirer ses disciples, laissant aux hommes le soin de rechercher et d'établir les institutions les plus propres à favoriser le progrès et à développer l'idéal.

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903 ; janvier, février, mars, avril et mai 1904.

Les grands instructeurs de l'humanité se bornent à éclairer la route : c'est à nous qu'il appartient de la débarrasser des obstacles qui la couvrent, par notre intelligence et notre labeur. Chaque génération doit travailler dans ce but pour que les générations suivantes trouvent la voie toujours plus plane, plus facile et plus belle.

Dès les premières années du christianisme, de puissants esprits se mirent à l'œuvre pour jeter les bases de l'Eglise qui était destinée à conserver l'idée religieuse au milieu des luttes effroyables de l'invasion, et des ténèbres qui allaient couvrir l'Europe pendant le moyen âge. On a donné à ces hommes le nom de Pères de l'Eglise et spécialement le nom de Pères apostoliques à ceux qui vécurent en même temps que les apôtres et qui purent recevoir leurs enseignements : ceux qui vinrent après eux reçurent le nom de Pères apolo-gétiques. Les uns et les autres étaient en général des hommes d'une haute intelligence, initiés aux mystères, versés dans les sciences occultes, et ayant une foi entière dans la mission qu'ils avaient à remplir.

Leur tâche était des plus difficiles. Il ne s'agissait pas, comme l'avaient fait des réformateurs à d'autres époques, d'apporter des améliorations à la religion existante ; — il n'y avait plus de religion. — Il s'agissait de créer de toutes pièces un système nouveau, un ensemble de doctrines religieuses, des dogmes et un culte ayant pour base les maximes du Christ. Ces maximes, dégagées de toutes les fausses interprétations dont elles furent plus tard l'objet, renfermaient toutes les vérités : unité de Dieu, immortalité de l'âme, Préexistence, Réincarnation.

Ces vérités qui avaient été enseignées dans les mystères de toutes les religions, avaient été transmises aux apôtres et aux premiers Pères dans les mystères de Jésus (1). Mais, comme il était recommandé dans les livres saints, elles ne devaient pas être toutes communiquées : il fallait les adapter à la mentalité des hommes de cette époque, en voiler certaines qui n'auraient pas été comprises, et ne leur donner que celles qui pourraient, sans les troubler, faire naître en eux les vertus et les sentiments initiateurs du progrès moral.

Dès les premiers siècles, les chefs des petites Eglises s'étaient réunis pour fixer certains points de la croyance, pour s'entendre sur certaines questions. On avait donné à ces réunions le nom de Conciles. Mais l'entente avait été difficile : et les décisions contradictoires de ces assemblées n'avaient abouti qu'à amener des querelles, des troubles, et, dans certains pays, comme en Afrique, de véritables guerres entre les dissidents. Ainsi que je l'ai déjà dit dans une précédente causerie, des sectes s'étaient élevées de toutes parts. Outre les questions interminables sur la Trinité et sur les diverses personnes qui la composent et que nous verrons reprendre par Arius, il y en avait

(1) Le christianisme, comme toutes les religions, eût son enseignement ésotérique, ses mystères qui n'étaient révélés qu'à ceux qui pouvaient les comprendre. Dans maints passages des Evangiles et des Pères de l'Eglise, il est fait allusion à cet enseignement. Nous reviendrons plus tard sur cette question.

d'autres qui jetaient les esprits dans le trouble le plus profond. Les enseignements de la Bible sur la création de l'homme, sur la chute, et sur la venue d'un Rédempteur, étaient généralement acceptés : mais de graves controverses s'étaient élevées au sujet de la création des âmes.

Alors que certains Pères, disaient que Dieu crée distinctement chaque âme au moment nécessaire, — ce qui n'explique pas le péché originel, — Tertullien prétendait que l'âme est transmise par les parents, en même temps que le corps, par l'acte générateur. Ce système, passablement matérialiste, et auquel on donne le nom de *traducianisme*, n'avait pas été admis par Origène... Ce dernier enseignait qu'à une époque indéterminée les âmes ont été créées simples, égales et libres, et que ce n'est que par leur faute qu'elles ont déchu ; qu'elles ont eu des existences antérieures, — ce qui explique la diversité de leurs vertus et de leur intelligence, — et qu'elles en auront d'autres après celle-ci, pour pouvoir progresser. Enfin, il ajoutait qu'il ne pouvait y avoir de peines éternelles, et que le pardon et le bonheur seraient accordés à toute créature.

Ce grand inspiré jetait ainsi, après Platon, la semence des vérités sublimes qui expliquent l'origine du mal, et nous montrent que nous sommes seuls les arbitres de notre destinée, et que cette destinée est tout à fait indépendante du hasard ou des caprices d'un Dieu.

Le Christ avait voilé sous des paraboles prudentes ces vérités qu'il jugeait dangereuses pour les intelligences auxquelles il s'adressait, et il les avait réservées pour ses apôtres et pour les fidèles qui étaient initiés à ses mystères. Origène qui, comme tous les Pères de l'Eglise, était un initié, avait cru pouvoir les mettre au jour. Il se trompait. L'heure de les divulguer n'était pas encore venue, et des siècles s'écouleront avant qu'elles puissent être révélées à tous.

Il est évident, en effet, que la certitude acquise par des intelligences primitives d'une vie à venir, aurait infailliblement amené des milliers de malheureux à se débarrasser de leur existence misérable, pour aller vers une autre qu'ils jugeaient ne pas pouvoir être pire. Inconscients de leur responsabilité, ils n'auraient pas accompli leur tâche ; et pour les retenir sur cette terre où ils devaient progresser lentement et péniblement au milieu des épreuves, il fallait leur montrer au-delà des châtiments terribles et éternels. La terreur de l'Enfer, quelque absurde et enfantine qu'elle puisse nous paraître aujourd'hui, était alors absolument nécessaire pour retenir les hommes dans le devoir : elle le sera encore pendant une longue série de siècles, et malgré le scepticisme railleur de notre époque, cette conception plane encore au-dessus des actions d'un grand nombre, et au moment suprême, elle vient souvent jeter l'angoisse dans l'âme de ceux qui s'en sont le plus moqué pendant leur vie.

Après une lente, bien lente évolution, lorsque l'humanité mieux instruite pourra commencer à se rendre compte de la loi, l'idée des grands penseurs de l'antiquité sur la vie de l'au-delà, reparaitra tout à coup. Mais cette idée ne sera plus alors un article de foi. Elle sera appuyée

sur des faits que la science étudiera et que chacun pourra contrôler : et elle viendra à l'heure où l'humanité, entraînée de plus en plus par les progrès matériels vers des idées purement matérielles, repoussera tout idéal, ne recherchera que les jouissances physiques, et oubliera les véritables bases de la morale pour la faire reposer uniquement sur l'intérêt du moment.

Alors l'Esprit dévoyé sera sur le point de perdre sa route. Il faudra à nouveau la lui montrer. Nous assistons aujourd'hui à l'aube de cette renaissance.

En dehors des questions sur l'origine de l'âme, sur la Trinité ou sur la nature du Christ, qui avait divisé la primitive Eglise, il n'y avait pas de désaccord entre les Pères au sujet des autres croyances qui devaient être la base du Christianisme.

Ils avaient tous accepté la vieille cosmogonie chaldéenne reprise par la Bible, la création en sept jours, le Paradis, la Chute, le Déluge ; et les peuples avaient docilement suivi les enseignements qui leur étaient donnés. Ces intelligences primitives concevaient parfaitement un Dieu se promenant dans un jardin, causant avec sa créature, et lui donnant des ordres bizarres à propos d'un arbre dont on ne devait pas manger les fruits. Elles ne s'étonnaient pas que Dieu ait puni le serpent, séducteur de la femme en le condamnant à marcher sur le ventre et à manger tous les jours de la terre. (Genèse III, § 14.)

L'idée monstrueuse que les enfants et les enfants des enfants jusqu'aux dernières générations seraient punis pour une faute commise par leur première mère, cette idée ne rencontrait aucune opposition. On ne la discutait pas. C'était, en somme, la conception de la fatalité antique qui avait joué un si grand rôle dans la religion et dans la poésie grecques, et les lettrés admettaient parfaitement la responsabilité héréditaire à laquelle les avait habitués la lecture des tragédies d'Eschyle et de Sophocle.

Les prêtres ne rencontraient donc aucune difficulté à répandre les enseignements bibliques avant que le concile de Nicée et ceux qui le suivirent n'en fissent des dogmes, c'est-à-dire des vérités indiscutables, devant lesquelles la raison devait s'incliner.

A l'abri de ces croyances assez vagues, sans fixité, et qui n'étaient pas encore imposées aux fidèles, la pensée chrétienne se développait rapidement ; la partie du peuple qui était d'abord restée indifférente ou hostile accourait maintenant vers la nouvelle religion surtout depuis que l'édit de Milan avait proclamé cette liberté inconnue jusqu'alors, la *liberté de conscience*. La foule se pressait pour venir écouter la voix de ces hommes qui proclamaient l'égalité de tous. Et cette égalité était bien réelle, même en ce monde, puisqu'on avait vu des esclaves devenir prêtres et évêques. Chacun pouvait ainsi arriver non seulement au bonheur céleste, mais encore aux dignités religieuses les plus élevées. Et ce fait si nouveau et si extraordinaire relevait l'homme à ses propres yeux et en lui donnant conscience de

sa dignité morale, faisait naître en lui des espérances et des aspirations inconnues jusqu'alors.

Le travail auquel était vouée l'immense majorité des hommes, le travail, objet de mépris pour la société romaine, était glorifié.

Dieu, d'après les livres sacrés, avait placé l'homme dans le jardin d'Eden pour le cultiver ; et plus tard il lui avait dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », et en parlant ainsi il s'adressait à Adam et à ses descendants, c'est-à-dire à l'humanité toute entière. Esclaves et hommes libres, tous devaient travailler. C'était l'ordre de Dieu (Genèse II, 15 et III, 18.)

Et cette idée de la nécessité du travail, d'abord confuse et peu comprise, entraînait peu à peu dans les esprits.

Dieu qui aurait pu naître chez les plus puissants, avait voulu venir dans ce monde, au milieu des plus humbles travailleurs, et lui-même avait travaillé dans l'atelier de son père.

Saint Paul, accentuant la parole de Jehovah, disait aux Thessaliens (Chapitre III, § 10) : « Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger. »

Les apôtres et tous les chefs de la primitive Eglise, avaient vécu de leur travail : beaucoup en vivaient encore ; et ces hommes qui enseignaient la religion, qui accomplissaient les rites sacrés, et qui, au point de vue moral, occupaient une situation élevée, donnaient ainsi l'exemple du travail, exemple qui n'avait encore jamais été donné, ni par les prêtres, ni par les philosophes.

Dans toute l'antiquité, le travail était œuvre d'esclave. Avec l'idée chrétienne, il va devenir une œuvre sainte : et c'est par le travail que l'homme s'élèvera ; qu'il se rachètera d'abord de l'esclavage, puis du servage, et qu'il arrivera à cette conception moderne qui fera de plus en plus du travail un devoir sacré et une nécessité absolue pour le progrès de l'individu, à quelque classe de la société qu'il appartienne.

SENEX.

(A suivre.)

LA MÉDIUMNITÉ DE M^{me} THOMPSON

(Suite.)

Le D^r Walker mourut avant que j'eusse pu lui demander s'il avait connu un ecclésiastique du nom de Lewis. En admettant que les coïncidences entre le message « au verre d'eau », les explications données par Nelly de ce message et les faits réels ne soient pas dus au hasard, deux solutions seulement me paraissent acceptables : 1° La première, c'est que Mme Thompson fut renseignée d'une manière ou d'une autre sur la visite que fit ma femme au

(1) Voir la revue d'avril 1904.

D^r Walker et qu'elle reproduisit ce renseignement dans le message « au verre d'eau ». La deuxième, c'est que ce renseignement lui fut transmis par un moyen supernormal à travers le verre d'eau.

La première de ces hypothèses me paraît être **improbable**. Je crois, en effet, qu'il est absolument **invraisemblable** que Mme Th. ait pu se renseigner sur mes relations avec le D^r Walker. Je ne puis vous en donner la raison, mais quoi qu'il en soit, c'est là mon opinion. Toutefois, supposons que ce renseignement bizarre soit parvenu jusqu'à Mme Thompson, par hasard ; il est infiniment plus probable qu'elle aurait été informée, non pas de mes rapports indirects avec le D^r Walker, mais des rapports intimes qui existaient entre ce dernier et ma femme.

Est-il possible qu'elle apprit les faits dans son état normal, et qu'après elle en fit une version dans sa vision « au verre d'eau » ? Possible, en vérité, mais non pas probable, car Nelly qui a connaissance de la vision « au verre d'eau », ne peut pas en débrouiller le sens, et, cependant, elle semble n'avoir aucune difficulté à reproduire en entier et d'une manière claire, durant la transe, des faits connus de Mme Thompson.

Mais Mme Thompson peut avoir inventé ce message embrouillé du verre d'eau avec intention, dans le but de détourner les soupçons qui auraient pu être soulevés si les faits réels avaient été donnés avec une entière vérité. Et, quiconque désire adopter cette théorie ne peut en être blâmé. Cependant, je tiens à rappeler ici ce que le professeur William James a écrit au sujet de Mme Piper : « Si on disait que tout ceci n'est qu'un raffinement de ruse, j'opposerais un formel démenti. J'ai vu et entendu suffisamment pendant les séances pour être certain que les atouts d'un médium sont la promptitude et l'exactitude de ses révélations. Ce serait une erreur de ne pas révéler ce qu'elle sait. »

J'aimerais mieux croire que les correspondances étaient le fait du hasard que d'admettre que le message au verre d'eau était une invention de Madame Thompson.

Quelle que soit la source du message au verre d'eau et quelle que soit la valeur de celui-ci, la première séance que j'eus avec Mme Thompson eut une grande portée, car je ne puis douter qu'une grande partie des déclarations exactes faites à mon égard et sur mes affaires personnelles, dans cette séance, ne fussent autre chose que des amplifications ou des déductions ou des conjectures fortuites basées sur le message au verre d'eau.

2° Amplification et déductions, notions déjà dans la possession du médium ou de la personnalité en transe.

Si mon interprétation du message au verre d'eau est exacte, quelqu'un ou quelque chose qui en est responsable connaît sûrement cinq choses : 1) mon surnom ; 2) mes initiales ; 3) que j'habitais la rue Sloane ; 4) qu'il y avait

entre moi et le Dr de Noé Walker certains rapports ; et 5) certains détails concernant le Dr Walker.

Le jour où eut lieu le message au verre d'eau était le 8 novembre 1898. — A peu près un an plus tard, le 28 octobre 1899, je rencontrai Mme Thompson pour la première fois, avec M. Fielding, sous un nom fictif, chez elle. — Que le moyen employé pour cacher mon identité eût ou non de l'effet, n'influence en rien sur l'opinion que j'avais que la plus grande partie de ce que Nelly dit de moi, lors de ma première séance, peut être considéré comme un simple développement des faits donnés dans le message au verre d'eau, ou de faits qui, n'étant pas réellement exprimés dans le message peuvent, sans inconvénient, être considérés comme latents dans l'esprit de l'auteur du message au verre d'eau.

La séance du 28 octobre 1899, commence ainsi :

Nelly : « Quelqu'un qui vous « appartient » (textuel) a de la névralgie ; mais pas vous. Je vois des omnibus blancs aller devant vous tout le temps. Je reçois l'influence d'une dame qui a de la névralgie. Je pense qu'il y a un George dans votre personnalité... Votre nom est-il Tod Sloane ?... Vous avez une femme, mais je ne vois pas d'enfants. »

Puis, subitement, Nelly m'interpella au nom de M. Smith qui était alors, comme je l'ai dit, mon nom ; et bien que ni M. Fielding ni moi-même n'eussions donné l'assentiment que le nom était exact, le médium écrivit sur un morceau de papier, les lettres « HTIMS », c'est-à-dire le nom Smith renversé. Je suppose qu'à cet endroit — peu importe par quels moyens — la personnalité en transe était parvenue à me mêler avec le M. Smith de la vision au verre d'eau.

Analysons la communication et voyons quelle est sa valeur.

« Quelqu'un qui vous appartient a de la névralgie ; mais pas vous. »

« Je reçois l'influence d'une dame qui a de la névralgie. »

Le seul point de contact entre le Dr de Noé Walker et moi, était le fait que ma femme le consultait pour sa névralgie. L'auteur du message au verre d'eau savait qu'il y avait un certain rapport entre le docteur et moi ; mais ce qu'était ce rapport n'était pas expliqué ; il y a lieu de supposer que celui qui avait découvert ce rapport, l'a su par ma femme, et qu'elle était en traitement chez le Dr Walker ; et si cela est, il n'y a pas loin à admettre que le mal dont elle souffrait pouvait tout aussi bien être su.

« Je vois des omnibus blancs aller devant vous tout le temps. »

« Votre nom est-il Tod Sloan ? »

Dans une séance qui eut lieu le 10 novembre 1898, Nelly avait expliqué à M. Myers que M. J. G. Smith, de la rue Sloane, était renseigné sur le message embrouillé « au verre d'eau ». Les omnibus blancs forment une association d'idées avec la rue Sloane, suffisamment évidente pour tout habitant

de Londres, quoi qu'il y ait lieu de noter que tout en étant latents dans la conscience entransée, les mots « rue Sloane » n'étaient pas réellement mentionnés. De même pour le rapprochement entre rue Sloane (non exprimé) et Tod Sloan ; bien qu'il y ait lieu de s'étonner qu'une petite fille comme elle puisse être renseignée sur de pareils faits. Je suppose que Nelly sentit plus tard que l'allusion qu'elle avait faite à Tod Sloan était inconvenante, et qu'elle voulait s'en excuser, car, elle me dit deux ou trois mois plus tard : « Connaissez-vous quelqu'un du nom de Sloan ? Vous êtes l'homme que j'ai appelé Sloan. Je suppose que c'était le subliminal de mère qui vous nommait ainsi.

« Je pense qu'il y a un George dans votre personnalité. »

Mes initiales J. G. et le surnom que j'avais alors avaient été donnés, quoique sans liaison, dans le message au verre d'eau, et avaient été donnés également, d'une manière claire, par Nelly dans la séance du 10 novembre 1898. — L'initiale G. était interprétée d'une manière exacte, de même que dans un autre cas l'avaient été les initiales E. H., lesquelles étant dans le rayon de la vision du médium avaient été lues « Edouard Horace » par Mme Cartwright.

« Vous avez une femme, mais je ne vois pas d'enfants. »

Ma remarque concernant la dame souffrant de névralgie a également rapport à cette phrase. L'auteur du message au verre d'eau, doit, selon moi, avoir été informé de l'existence de ma femme ; mais il n'y avait pas d'utilité qu'il sût que j'avais des enfants. En réalité, je n'ai qu'un enfant, auquel Nelly, depuis que Mme Thompson en fit la connaissance, a souvent fait allusion.

Je donnai ensuite au médium une vieille pièce de monnaie qui avait été dans la possession de mon père, pendant quelques années, et Nelly dit qu'elle avait été portée par un homme dont elle commença à faire la description et dont elle fit en tout six versions différentes ; quatre d'entre elles étaient exactes, et les deux autres l'étaient probablement aussi. Toutefois, les détails qu'elle donna n'étaient ni assez complets, ni assez précis pour permettre de dire que ces communications n'étaient pas dues à la chance. Ensuite, vint une prédiction concernant la santé de ma femme pour laquelle Nelly avait à sa disposition des détails sur lesquels étaient basés le message au verre d'eau.

Nelly fit encore quelques autres déclarations me concernant, mais aucune d'elles n'était exacte. Du reste, il n'est pas nécessaire d'admettre que dans le nombre des communications reconnues vraies, il y eût dans la séance du 28 octobre 1899, une autre source que celle qui autorise à supposer que le souvenir de faits tenus en réserve ou qui étaient latents, s'était maintenant manifesté et qu'on avait tiré des conséquences d'incidents déjà exprimés.

Comme exemple de ce que j'appellerai « une chose facile à deviner » plutôt qu'une déduction logique, je citerai le cas suivant :

Certain jour, M. Fielding faisait partie d'une séance à laquelle était invitée aussi une de ses amies ; et, quoiqu'ils ne fussent pas arrivés ensemble, il était aisé de voir qu'il y avait entre eux des rapports intimes. M. Fielding est un catholique romain, et ce fait, s'il était ignoré de Mme Thompson, pouvait fort bien lui avoir été rapporté. Nelly presque aussitôt s'écria : « Cette dame et M. Fielding se connaissent. » Puis après : « Et cette dame aussi sent l'encens. » La dame était aussi une catholique, et on peut supposer qu'à l'aide du sens normal ou hyperesthétique, le médium ait découvert une odeur d'encens dont ses vêtements étaient probablement imprégnés.

Ceci peut paraître vraisemblable, bien que la dame n'eût pas pénétré dans une église depuis au moins dix jours ; mais en comparant ce cas à un cas analogue, l'allusion faite à l'encens paraît être tout simplement une manière de dire symbolique que la dame était catholique ; car Nelly employa la même phrase dans une autre occasion où il n'y avait aucune nécessité de faire appel aux sens du médium, comme cela eut lieu à la séance du Docteur Max. Dessoir, le 19 avril 1900. En parlant d'une dame au sujet d'un médaillon donné au médium par le Dr Dessoir, Nelly fit la remarque que « la dame avait coutume d'être dans une école en pays étranger ; naturellement, c'est niais. Il y a une petite chapelle à l'intérieur de l'école. Une odeur d'encens. »

La déclaration de ces faits est inexacte ; la dame n'était pas à l'école dans un pays étranger, mais en Angleterre ; et il n'y avait pas de chapelle dans l'école et l'allusion faite à l'encens n'avait aucune signification. Il me semble clair que les trois faits mentionnés ci-dessus par Nelly, ne sont que la déduction de l'idée principale que la personne était étrangère.

Les données étaient : cet homme, celui qui est présent à la séance est un étranger et il offre un médaillon. Là-dessus, on pouvait facilement bâtir le raisonnement suivant :

L'objet étant un médaillon, le propriétaire mort ou vivant doit être une femme ; et comme c'est offert par un étranger, il est très vraisemblable que la femme était aussi une étrangère ; et que, dès lors, il y avait de grandes chances pour qu'elle fût catholique, qu'elle eût fait son éducation en pays étranger et très vraisemblablement dans un couvent auquel était annexé une chapelle dans laquelle on se servait tout naturellement d'encens. Nelly admet que l'allusion faite à l'éducation de la dame est si naturelle, qu'elle la considère comme étant niaise ; mais elle n'accorde pas la même évidence à la question de l'encens.

Il serait à désirer que celui qui étudie les phénomènes de Mme Thompson ou de Mme Piper, consacrat le temps et l'habileté nécessaires pour examiner

à fond les comptes rendus d'un certain nombre de leurs séances, dans le but de découvrir combien de déclarations, vraies ou fausses, peuvent être attribuées à une souche quelconque de parenté. La remarque que je suggère ici, a été faite souvent mais d'une façon légère par des investigateurs peu sérieux ou incompetents qui ont négligé de tenir compte de certains détails et se sont fait une opinion sur l'ensemble des faits reconnus.

La principale difficulté est de savoir jusqu'où peut aller le mode déductif. Supposons qu'une personne de moyen âge assiste à une séance et que le médium devine que cette personne doit avoir environ 45 ans. Il sera facile d'en déduire que sa mère doit être âgée, et qu'il en est de même de son père. C'est là le premier indice. Quant au second, on peut supposer que la mère de la personne a ou avait des cheveux gris ou blancs ou qu'elle portait une perruque ; que son père est ou était chauve ou qu'il avait des cheveux blancs. Naturellement, il peut se faire qu'aucune de ces déductions ne soit vraie, car il se peut que les parents soient morts jeunes ou qu'ils aient ou aient eu de beaux cheveux ; pourtant, dans un grand nombre de cas, cela peut être exact.

Ce ne sont là, en vérité, que de simples exemples ; mais avec un peu de perspicacité, il ne doit pas être difficile de faire des déductions beaucoup plus compliquées et moins évidentes.

Supposons, par exemple, que le personnage en question assiste à une séance en Angleterre en 1900 et qu'il est Anglais ; qu'il est né en 1885, quand son père avait 30 ans. En 1851, le père devait donc avoir 26 ans. Le médium se met à deviner : « Il me semble voir votre père dans un grand bâtiment en verre. Il y a là une grande foule. Et maintenant, je le vois qui regarde beaucoup de choses qui l'intéressent ; et il parle avec une dame qui porte un chapeau de fourrure, à laquelle il donne son bras. Et, oui ; en vérité, c'est comme à Hyde Park, etc... »

L'assistant de la séance qui ne saisit pas l'allusion faite à la grande Exposition de 1851, jusqu'au moment où, communiquant le compte rendu de la séance à une de ses tantes, celle-ci lui parle du grand intérêt que « votre père prit dans la grande Exposition. Je me souviens si bien qu'il m'en a parlé. J'étais encore très jeune alors. Et quand il était fiancé à votre mère, ils avaient l'habitude d'y aller tous les samedis. »

Ainsi, la tante et le neveu sont fortement impressionnés quoique aucun d'eux ne veuille l'admettre, parce que l'un pense qu'un pareil commerce avec un médium est contraire à la religion et que l'autre, en homme du monde, refuse d'y croire.

Or, je le demande, n'est-il pas possible de trouver des parallèles dans les comptes rendus de manifestations de trance ? Ce n'est pas qu'en vérité je veuille un instant suggérer, parce qu'il est possible dans certains cas de dé-

couvrir un mode de raisonnement qui ait pu fournir au médium une partie des communications, qu'un tel procédé soit intervenu. Ce que je tiens à faire remarquer, c'est qu'une déclaration quelconque faite par un médium en transe, pouvant être expliquée d'une manière normale, sans toutefois perdre de son poids, doit cependant cesser d'être considérée comme étant une évidence de faculté supernormale. Je ne perds pas de vue qu'il existe une force très grande d'un nombre considérable de détails en eux-mêmes peu importants ; mais alors même que ce facteur entre dans le problème, une simple accumulation de faits accessoires ne suffit pas pour exclure le hasard, en ce que beaucoup dépendra de la nature des détails. Si tous les détails, bien que nombreux, peuvent être reportés à un seul fait fondamental au-dessus de la portée de la conscience normale ou de transe du médium, ou peut-être à deux ou trois faits semblables, il se peut que la valeur n'en soit pas entièrement détruite, mais cependant elle doit être considérablement diminuée.

Il y a encore un autre genre de déclarations qui peut être admis comme étant une déduction de connaissance acquise, quoique pouvant être, au premier aspect, attribuable au hasard ou à un pouvoir supernormal, ainsi qu'il résulte de mes séances personnelles. Les déclarations suivantes furent faites par Nelly au sujet d'une dame qu'elle reconnut ultérieurement pour être ma mère.

a. — « Elle aimait beaucoup à faire de la broderie blanche : à couper de petits trous et puis à les coudre en ronds. Cela ressemble à de l'ouvrage de Madère. On s'en sert pour faire des tabliers de bébés, des robes et de la broderie. »

b. — « Elle avait un petit objet long d'environ cinq pouces, semblable à un étui à aiguilles, comme un parasol d'ivoire sculpté. On peut le dévisser et mettre des aiguilles dedans. »

c. — « Elle a un vrai châle des Indes qui est encore dans la possession de sa fille. Paisley est-il Indien ? C'est un châle de couleurs vives. »

En ce qui concerne ma mère (a), elle travaillait fort bien à l'aiguille, mais pour autant que je puis savoir, ce n'était pas une passion pour elle.

Quant à la remarque (b), ma mère possédait un étui à aiguilles en bois avec un manche en os (non en ivoire), fait comme un parasol.

Concernant (c), une de mes sœurs possède un châle chinois qui a appartenu à ma mère.

Avant d'être à même de faire des commentaires sur ces trois déclarations, j'avais à consulter certains membres de ma famille. A l'époque de la séance la seule déclaration qui pouvait avoir quelque importance, c'était celle de l'étui à aiguilles. Il me semblait que j'avais un vague souvenir d'avoir vu un pareil objet dans la boîte à ouvrage de ma mère ; quoique après réflexion, je fusse enclin à m'accuser d'avoir cédé à la suggestion de Nelly.

Ce que peut savoir la subconscience, Dieu seul le sait ; mais, consciencieusement, je ne savais pas que ma mère eût possédé un châle blanc, et qu'une de mes sœurs l'avait encore. Il n'y avait donc pas une entière exactitude entre la déclaration de Nelly et les faits réels.

Quant aux ouvrages de Madère, j'ignorais qu'en dehors de l'île, du vin, et d'un gâteau, il y eût autre chose qui portât ce nom ; et la description de Nelly donnée en réponse à mes investigations n'était pas de nature à m'éclairer beaucoup. Maintenant que je sais ce qu'est l'ouvrage de Madère, je crois qu'il est possible, qu'étant enfant, j'ai vu ma mère y travailler.

Il n'y a pas de doute qu'à première vue, ces trois coïncidences n'aient dans leur ensemble produit quelque impression ; et il eût été peut-être plus sage, pour la cause de mon argument, de choisir un exemple plus simple de ce qui peut faciliter la déduction. Toutefois, il y a un certain avantage à choisir pour la discussion ce qui peut être considéré comme la limite extrême de la déduction habile ; car, s'il est possible de démontrer que ce n'est pas en dehors des limites du procédé normal de la pensée, il s'en suit que pour des exemples moins saillants, on peut appliquer une pareille méthode légitimement et avec confiance.

A part le fait que Nelly admit plus tard qu'elle s'était doutée que la dame dont elle avait parlé était ma mère, il est clair que d'après le ton général des communications, Nelly avait dans l'esprit, l'idée d'une personne dont la carrière sur terre remontait loin dans le passé. Or, il s'agit de savoir à combien de femmes de cette époque, ces trois déclarations pouvaient être appliquées ?

Il me semble qu'elles pouvaient, dans une certaine mesure de vérité, être attribuées à un grand nombre de contemporains de ma mère. J'ai demandé dernièrement à une de mes amies, contemporaine de ma mère, des renseignements sur les ouvrages de Madère, et elle me dit : « Oh ! nous avons tous l'habitude alors de faire ces ouvrages. Et quant au châle, il suffit de voir « le Punch » pour se convaincre qu'à toute heure du jour, et dans toutes les circonstances, toutes les dames portent des châles et je connais certaines dames qui sont aussi malheureuses, sans leur châle, qu'un homme sans pipe. »

Je comprends que de tels châles, malgré leur apparence modeste, étaient souvent fabriqués avec des matières relativement coûteuses ; ce qui expliquerait pourquoi la fille l'aurait gardé.

Quant à l'étui à aiguilles, en forme de parasol, je le mettrais dans la catégorie de l'ouvrage de Madère et du châle ; c'est-à-dire sous la rubrique d'objets typiques et d'occupations ayant trait à cette époque. Il existe des modes dans cette catégorie d'objets comme dans toutes autres choses. Mais de ce qu'un spécialiste est capable d'assigner la date de l'apparition et de

sa mise en vogue à tel ou tel objet, faut-il en déduire qu'un médium possède de pareilles connaissances ? Répondre dans l'affirmative, serait évidemment ridicule.

(A suivre.)

Prof. C. MOUTONNIER.

VIEILLES NOTES

(Suite).

XXIV

Jacques Sagrin à Madame Berthon.

Chaudoc (Cochinchine), 7 mai 1880.

Les jours, les mois passent, ma bien chère Thérèse, et ma vie coule semblable à un ruisseau dont elle prend, en son cours, les aspects capricieux et changeants.... Seront-ils nombreux encore les méandres qui doivent conduire ce ruisseau à l'Océan, ou se tarira-t-il avant d'y arriver ?

Depuis huit longs mois que j'ai quitté ma mère et ma chère patrie auxquelles le *Mytho* m'a arraché encore une fois, à part les étroites couchettes du bord qui nous avons fuies dès Port-Saïd, préférant nous étendre sur le pont que de risquer l'asphyxie dans nos cabines privées d'air, je ne sais plus ce qu'est un lit.

Depuis le mois d'octobre époque de mon débarquement à Saïgon, je n'ai pas cessé de marcher en colonne et vers tous les points cardinaux, d'abord à Thu-dau-mot, puis à Bien-Hoa, où j'ai laissé pour ma mère et pour vous mes deux premières lettres datées de Cochinchine.

A peine de retour à Saïgon, le général, qui m'avait confié le commandement de la 2^e Compagnie Indigène, m'expédiait à Tay-Ninh, puis de nouveau à Mytho, où je vous ai adressé quelques pages, écrites au jour le jour, et dans lesquelles mon existence vous apparaîtra comme stéréotypée. Sœur aînée du Tonkin, cette Cochinchine à laquelle je commence à m'attacher, est l'opposé du Sénégal, son antithèse : Là-bas on marche dans le sable, ici, trop souvent dans l'eau ; là-bas, le ciel africain est brûlant, l'air chaud mais sec, ici, l'astre du jour, non moins ardent, fait monter des arroyos et des rizières une vapeur tiède, âcre, fiévreuse ; là-bas, quelques jours de pluie par an, deux ou trois tornades, et quelquefois du tonnerre, ici, des averses journalières, des orages épouvantables. Enfin, les Sénégalais sont des noirs forts, grands, aux formes souvent athlétiques, tandis que les Annamites de race jaune, sont petits et efféminés. Un seul point de contact par lequel l'Africain et l'Asia-

tique sont rapprochés, c'est le mépris de la mort : là-bas, j'ai vu des tirailleurs yoloïfs assassins, se laisser fusiller sans la moindre appréhension de la mort, sans manifester le moindre regret de quitter la vie ; ici, j'ai assisté au supplice de plusieurs pirates incendiaires à qui le bourreau a tranché la tête : avant l'exécution, le chef parlait aux membres de sa famille, qui étaient venus sur le lieu même avec son cercueil. Les trois patients demandèrent la faveur de fumer une dernière cigarette, et l'ayant achevée et collée à ses lèvres, chacun d'eux tendit le cou au bourreau en continuant de s'entretenir à voix basse avec ses parents ou ses amis. Les enfants de ces malheureux demeurèrent impassibles durant toute cette scène lugubre. Comme soldats, ces Annamites possèdent des qualités que j'avais peu appréciées lors de mon séjour à Hanoï, où je commandais une compagnie européenne et que, depuis six mois que je marche au milieu des rizières ou dans la brousse à leur tête, je constate chaque jour davantage. En apprenant à connaître mes petits lin-taps, mes tirailleurs, en les jugeant mieux, j'ai appris à les aimer.

En colonne, ces petits lins « qu'on dirait de papier mâché », disait l'amiral La Grandière, sont infatigables, débrouillards, alertes comme des singes et susceptibles, envers leurs chefs, d'un dévouement dont je ne les aurais pas crus capables.

Mon ordonnance appelé Tran-Vian-Lai est, pour moi, aux petits soins comme une femme, et j'avoue qu'avec sa longue chevelure de jais nouée derrière la tête en un volumineux chignon avec son ké-hao et son ké-kouan à boutons de verre, amples comme un corsage et une jupe, avec sa voix douce, son visage imberbe, l'illusion est parfois troublante.

Toï-An, 10 mai 1880.

Chère amie.

Depuis huit jours, nous avons quitté Vinh-Long, sur une canonnière qui m'a débarqué avec ma compagnie le lendemain à My-Hong, d'où j'ai l'ordre de me diriger vers Binh-Ding pour rejoindre une colonne partie de Tay-Ninh, et qui chasse devant elle une vingtaine de jonques chargées de pirates que je dois précéder et arrêter au point désigné.

Bien que fatigué par une marche très pénible à travers une plaine couverte d'eau, au milieu de rizières vaseuses, sous un soleil torride dont mon blanc salacco réussit à peine à garantir ma tête, j'ai le bonheur de n'avoir pas eu de fièvre encore. Je suis arrivé trempé, souillé de boue, et les jambes ensanglantées par les piqûres des petites sangsues qui vivent dans les rizières et qu'on écrase sur le pantalon dès qu'on sent comme une aiguille, la présence de ces filiformes annélides. Mais grâce à Vian-Lai, je suis changé, séché, dispos, et je viens me reposer près de vous en attendant le repas que préparent pour nous les ordonnances de Bonin, mon lieutenant, et de Morel, mon sous-lieutenant, Vian s'étant mis fort bien dans les papiers de mon

sergent-major, un intelligent Parisien, obtient adroitement dès que le clairon sonne la halte, le nombre d'hommes de bonne volonté nécessaires, et, en moins d'un quart d'heure, il nous fait installer un abri contre le soleil ou la pluie si nous sommes loin d'un village, ou une cania, dont il a fait déloger les habitants si nous sommes en un lieu habité. Ce soir, nous coucherons dans une pagode ouverte à notre intention. Bonin est notre chef de popote, mais avec Vian-Laï et ses deux camarades, il remplit une vraie sinécure. L'un de nos trois garçons est un excellent cuisinier formé dans un hôtel de Saïgon, à qui il ne faut qu'une heure, dans un pays où le poisson, les poules, les canards, le cochon, le riz et les fruits sont en abondance et à bon marché, pour nous préparer un festin qui se renouvelle chaque jour.

Une petite charrette légère à deux roues, trainée par une paire de minuscules bœufs à bosse, qui marchent comme des zèbres et passent partout, dans l'eau comme dans les hautes herbes, sert au transport de nos cantines et de notre modeste batterie de cuisine ; Vian-Laï marche avec ce précieux véhicule et veille à ce qu'il arrive toujours avant la colonne au point désigné pour la halte.

Encore trois ou quatre jours et je compte arriver à Binh-Dinh avant la flottille des pirates et la colonne de Tay-Ninh, forte de deux compagnies sous le commandement du chef de bataillon Le Page.

Voici Vian, bien stylé par mon lieutenant, qui, la serviette sur le bras, vient me crier comme s'il tenait à ce que toute la compagnie disséminée dans le village après avoir formé les faisceaux et établi un poste, fût avertie que son capitaine va dîner ou déjeuner : 'Tap'tain' servi !

La table — trois planches sur deux tréteaux — montée et démontée en une minute, est recouverte d'une nappe fort blanche sur laquelle la vaisselle en terre incassable a fort bon air et, comme nous sommes dans une pagode, si quelque déesse..... fût-ce celle de la bonne chère, passait par ici, je dirais avec le satyrique Boileau :

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise
Admire un si bel ordre et reconnaît l'église.

Je dépose donc un moment le crayon plus commode avec sa bonne mine que la plume, l'encre et l'encrier qui dorment dans ma cantine. J'éprouve plus de charme à pouvoir écrire mes pensées, n'importe où, ni comment, et puis, avec le crayon j'émaille plus facilement ces feuillets volants des petits croquis que vous aimez, chère sœur, et qui illustrent ma prose à la façon de Berthall ou de Tony..., moins le talent. Cela vous permettra de connaître quelques endroits où je m'arrêtai, et les silhouettes de mes officiers et de Vian-Laï, très bien croqués.

Toï-Lap, 12 mai 1880.

Un bon et brave garçon mon lieutenant Bonin ; Dauvil, sous les ordres de qui il avait servi à Cherbourg avant sa campagne du Sénégal, me l'avait chaudement recommandé, et je suis enchanté de l'avoir comme second. Très instruit, très militaire, il ne dédaigne aucun des détails qui assurent la bonne direction de sa section ; il connaît les noms de tous ses hommes et je vous assure, chère amie, que ce n'est pas chose aisée à retenir, qu'une centaine de noms comme les suivants : Truông-an-Viaï, Nuyen-van-Caï, Tran-Vian-Cau, Cuyen-Cau-Dong, etc. Certes, avec des noms comme ceux-là, Bonin ne pourrait pas renouveler devant un général inspecteur, le tour plaisant que joua au fameux maréchal de Castellane un officier, sous-lieutenant alors, aujourd'hui général de Division au cadre de réserve.

— N'ayant pas rencontré dans tout un bataillon un seul capitaine qui pût faire par cœur l'appel de ses hommes en passant devant le front de sa compagnie, le maréchal n'avait pas été plus heureux avec les lieutenants, et se persuadait qu'il arriverait à la dernière compagnie sans trouver un officier qui connût les noms de ses hommes. Cette fantaisie du maréchal avait été vite connue et comme une trainée de poudre était arrivée au 4^e bataillon.

Là, un jeune officier se dit qu'il allait tromper le maréchal et lui donner une leçon. Passant derrière sa compagnie, il dit à chaque soldat de répondre « présent » à son tour, sans s'inquiéter du nom qu'il lui donnerait. Arrivé devant cette compagnie, l'une des dernières du Régiment, le maréchal feignant une colère que, dit-on, il n'eut jamais, demanda au capitaine : Pouvez-vous faire l'appel ? — Non maréchal. — Et vous lieutenant ? — Non maréchal. — Et vous « Mossieu le sous-lieutenant » ? — Oui « Mossieu le maréchal ». — Voyons cela. — Alors, passant devant le front de la compagnie, le jeune officier le sabre au port d'arme, la main gauche dans le rang, commença : Boulanger... présent, Navarin... présent, Casimir... présent, Bourgeois... présent. Et ainsi de suite jusqu'à la fin de la compagnie.

— Emervillé, épaté (permettez-moi cette expression si précise, ma chère Thérèse), le maréchal de Castellane se tournant vers le colonel lui dit : « Colonel, je ne croyais pas, depuis quarante-cinq ans que je suis sous les « drapeaux, qu'il pût exister un seul officier capable de dire les noms des « hommes de sa compagnie. Pour moi, je ne les ai jamais sus. Colonel, vous « venez de me présenter cet oiseau rare..., toutes mes félicitations. Quant « à vous Monsieur le sous-lieutenant..., nous aurons l'œil sur vous. » Ce jeune officier avait appelé tous les noms de ses camarades d'école.

Mon sous-lieutenant Morel, un des « petits melons » de Saint-Cyr de Bonin, marche sur les traces de son « grand ancien », et la collaboration de ces deux intelligents camarades sur qui je me repose entièrement, rend ma tâche bien facile.

Toujours au milieu des tirailleurs, Bonin et Morel commencent à parler l'annamite, langue monosyllabique née du chinois, comme la race annamite elle-même.

En dehors de ces expressions composées d'anglais, de français et d'annamite, sorte de conglomérat linguistique, telles que : *louk sir*, regarder ; *came ouu*, viens ici ; *di kiou lai*, donne du feu ; cette langue de diphtongues insaisissables à nos oreilles européennes est fort difficile à retenir. Par exemple, le mot *moï*, a plus de quinze acceptions, suivant sa prononciation labiale, gutturale, ou nasale, suivant l'intonation haute, basse, chantée, il signifie : sel, moustique, riz, porc frais, eau sale, herbe verte, etc., etc...

Mais, ma chère sœur, toutes ces choses vont-elles vous intéresser ? Vraiment non... Alors, bonsoir !

Bao-Sieng, 13 mai 1880.

En vous quittant hier, je vous ai murmuré un doux : bonsoir ! C'est que ma pensée allant vous appeler, je vous croyais près de moi. Mais si, franchissant avec mon âme la distance qui nous sépare, j'avais pu vous apparaître, c'est : Bonjour qu'il m'eût fallu dire. En effet, à Montévidéo, vous êtes à peu de chose près mon antipode, et une aiguille, piquée sur Saïgon, en traversant le centre de notre orange terrestre, aboutirait dans l'Amérique du Sud, vers la Bolivie, à environ 20° de latitude au Nord-Ouest de l'Uruguay.

Il est donc à peu près 9 heures du matin là-bas, lorsque sous le ciel asiatique nous songeons au repos de la nuit. C'est l'instant, peut-être, de votre réveil, si vous avez accordé à votre gracieuse personne un peu de la paresse qui lui est permise sous votre ciel doré. Vous sortez d'une couche molleuse.... Quelle douce pensée peut éclore en votre âme sensitive ? Qui pourrait me la traduire ?

Tandis qu'une nuit sombre étend sur nous son épais voile, et qu'un paysage de noires dentelures se dessine imprécis autour de moi, je vois avec vos beaux yeux le tableau brillant qui se présente à votre vue. A Montévidéo, le soleil inonde déjà « la gran vía en la cual los muchachos de la calle son a jugar » (la large voie dans laquelle les enfants de la rue sont à jouer), les marchandes aux costumes gais et clairs, les métisses espagnoles arrivées de la campagne crient : « La bella flor y el suave fruto » (la fleur belle, le fruit suave), et s'il fait chaud les porteuses d'eau annoncent : « Agua fresca, agua de nieve » (eau fraîche, eau à la glace).

Vos yeux quittent la rue, ils errent dans le vague, vous devinez songeuse... A quoi, à qui pensez-vous, Thérèse ? Votre cœur de femme, d'amie, de sœur m'envoie-t-il un doux souvenir, qui embellira le cadre bien sombre dans lequel, à la même heure, s'agite votre pauvre « frère Jacques » ?

Oui, la nuit est profonde, le ciel voilé d'épais nuages, pas une étoile !...

Autour de moi, à perte de vue, la plaine immense, la plaine d'eau, des rizières toujours et encore, dans l'air s'élançant des silhouettes découpées de palmiers aux feuilles en éventail, agitées par la brise, des maisonnettes de paille aux angles aigus... Et, sur tout cela plane un silence morne, troublé parfois par les jappements d'un roquet poltron et par le coassement sinistre de l'énorme grenouille des rizières, véritable beuglement qui a fait donner à ce batracien asiatique le nom de « grenouille-bœuf ».

— Je viens de faire une ronde dans le village ; les sentinelles veillent, le poste est au repos près des faisceaux. Au bout du village je m'arrêtai un instant, prêtant l'oreille aux bruits de la plaine, lorsque près de moi, dans une cania annamite dissimulée sous un buisson d'arbustes et de plants de cannes et de bananiers, j'entendis causer à voix presque basse mais distincte. Intrigué, j'allai chercher l'un de mes trois sergents annamites, Nuyen-Tuong et revins avec lui sans bruit près de cette paillette. « Écoute ce qui se dit, lui murmurai-je à l'oreille, et traduis-le-moi. » — Ma stupéfaction fut grande, ma chère amie, lorsque Tuong me dit avec calme : « N'a pas méchant ce monde-là, li parle avec les morts. — Comment... avec les morts ? — Oui, tap-tain'..., avec ses ancêtres », et il m'expliqua qu'à de certains jours, les Annamites se réunissent en famille, depuis l'aïeul jusqu'aux petits-enfants, et évoquent, en silence, assis en rond, les mains sur les genoux, un ancêtre que l'on consulte sur la famille, sur les biens de la terre, et les réponses sont fournies par de petits poissons grisâtres et transparents que j'avais remarqués dans bien des maisons annamites, sans me douter de leur destination, de leur utilité.

Ainsi, les Annamites sont spirites et pratiquent en famille comme je voudrais qu'on pratiquât chez nous. Nous attendons les réponses de tables sur lesquelles nous entendons les coups frappés. Les Annamites se servent de ces petits poissons amis, leurs pénates, qui s'agitent dans le bocal suivant la demande faite aux ancêtres.

Les Annamites ne croient pas à la réincarnation mais leur religion, branche affaiblie de celle de Confucius, leur assure que les prières aux morts les font apparaître. Nuyen-Tuong, mon sergent, m'affirme que dans une réunion familiale, il a vu et reconnu son grand-père. Convaincu de la vérité du fait je n'ai point souri et, regagnant la pagode, je me suis répété cette vérité immuable : « Nihil novi sub sole. »

Binh-Chan, 14 mai 1880.

Le dernier jour de marche est passé, nous avons franchi la partie marécageuse de cette plaine qui s'étend du Mékong à l'Ouest, à Tay-Ninh au Nord-Est, et nous avons parcouru toute cette journée, une contrée riche et belle, bien verdoyante, en suivant de bons sentiers entre des haies de cocotiers, d'aréquiers, de bananiers, et quelques champs d'ananas odorants,

La route, jusqu'à l'arroyo de Binh-Dinh est longue et, en partant demain de bon matin, je ferai en sorte de n'arriver qu'à la nuit, surprendre les pirates au lieu indiqué et où doit me conduire un de mes doïs (caporal), qui est du pays et sur qui je puis compter, car il a à venger la mort de deux des siens assassinés l'année dernière, lors d'une incursion de ces bandits.

Je ne sais, chère Thérèse, quand je pourrai continuer cette lettre, dont l'enveloppe restera ouverte et prête à être expédiée après l'affaire. Ce soir la nuit est belle, et la lune nous sourit de son croissant naissant. Mon lieutenant, Bonin, dort paisible dans un coin de la grande cania que le phù (le chef de canton), nous a fait préparer. Une épaisse litière de paille de riz lui promet une bonne nuit, pendant laquelle il rêvera de certaine jeune fille de son pays de la Côte-d'Or, laquelle a promis d'attendre pieusement le retour du bel officier de marsouins. Morel s'assure que tous nos lin-taps reposent au centre du village où ils ont fait cuire leur riz et les vivres que les gens du lieu ont offerts à ceux qui vont éloigner les « filous » de la contrée. Deux sentinelles placées à chaque extrémité de Binh-Chan doivent empêcher quiconque de sortir dans la crainte qu'un espion n'aille au-devant des pirates, les prévenir de notre arrivée.

Et moi je songe à vous, Thérèse, et à ma mère, à qui je viens d'écrire plusieurs pages, puis je reviens encore à vous. Je ne sais ce qu'il me reste de jours d'épreuve à passer sur cette terre, mais combien n'en donnerais-je pas pour revivre auprès de vous une de ces soirées inoubliées, passées à bord de l'*Equateur* ! Trois ans et demi se sont écoulés depuis, et fermant les yeux, je revois ce pont-arrière où j'étais assis près de vous, tenant votre main que vous m'aviez abandonnée ; j'entends votre douce voix, votre cher accent que j'aimais, sortant de vos lèvres... Est-ce un rêve ? Dauvil est près de nous, silencieux... Le souvenir de ce vieil ami vient naître à côté du vôtre, comme un salut... peut-être comme un adieu !

Plus heureux que moi, il s'est rapproché de vous, il continue ses services aux Antilles, à la Martinique où le sol tremble, où, dit-on, les femmes sont belles et savent aimer... Je connais Léopold, il rendra toujours à gros intérêt ce qui lui sera accordé. Vous reverrai-je, ô mon aimée ! ô ma sœur ! Vous rencontrerai-je encore sur cette terre où déjà nous avons vécu dans des liens si doux.

Quel mystérieux décret a permis que je vous rencontraisse en cette vie pour vous reconnaître, vous aimer dès la première minute, et puis vous perdre pour longtemps peut-être ! Il est à croire que l'un de nous expie par la souffrance de cette séparation une faute grave de la vie passée. Admettre cette hypothèse, c'est croire à la vie future dans laquelle nos deux âmes seront rapprochées, ce que je demande à Dieu. Ce soir mon cœur est triste, il vous appelle, il souffre, et mon corps fuit le sommeil.

Pensez-vous faire un voyage en France après cinq ans ? Cette récompense promise à votre dévouement, par M. Berthon, l'obtiendrez-vous de son affection ?

A cette époque, ma campagne achevée, je serai moi-même en France. Quel rêve, chère amie, si je pouvais moi qui vous ai tendu la main pour passer du sol de France sur le navire de Pauliac, vous la tendre au jour du retour pour vous aider à faire le premier pas sur le seuil de votre patrie !

Où que vous soyez, Thérèse, je fais le serment d'aller vers vous en ami sûr et respectueux, en frère dévoué.

Si votre cher souvenir ne me tenait éveillé, les moustiques qui sont ici tellement nombreux qu'on les respire, se chargeraient de me rappeler à la réalité de mes pensées... Je me crois en communion d'idée avec vous en ce moment... Petit sursaut d'orgueil dont vous n'accuserez que mon cœur qui, à cette minute, semble veiller dans l'éternité calme de l'ombre de la vie... Mon esprit plus lucide voudrait sténographier les idées vagues que j'entrevois comme des réminiscences réveillées en moi et que j'aurais de la peine à traduire sans verser des larmes. Au revoir, Thérèse... Après notre rencontre avec les pirates je fermerai cette lettre qui partira rapide pour Saïgon... la France et l'Amérique.

.

Le lendemain, la petite colonne dût encore traverser quelques rizières et franchir de petits arroyos sur ces ponts suspendus en bambous faits pour des singes. La chaleur était torride, la compagnie du capitaine Sagrin, courageuse, pleine d'entrain approchait du terme de sa course ; les petits villages, groupes de paillottes entourés de haïes succédaient les uns aux autres, des bouquets de cocotiers et d'aréquiers découpés dans l'azur du ciel marquaient de loin en loin comme de verts et coquets jalons la ligne à arpen-ter.

Après une dernière halte près d'un verdoyant petit village où la compagnie avait pris repos et repas, Jacques prévenu qu'une vingtaine de pirates étaient venus en éclaireurs la nuit dernière résolut de partir dès le coucher du soleil pour atteindre Binh-Dinh, à cette heure de la nuit où le sommeil succède à la quiétude chez l'ennemi qui n'a rien entendu de troublant. A l'heure prescrite, la compagnie passée en revue, les armes et les munitions visitées, les instructions données à ses officiers, les hommes encouragés par ces mots brefs et éloquents que sait trouver un bon chef, la colonne avait repris sa marche silencieuse.

A trois heures du matin, le guide précédant Jacques leva le bras pour faire signe d'arrêter. Un cri semblable à un miaulement sourd et peu éloigné s'était fait entendre... En silence on prêta l'oreille... Ang kop ! dirent à voix basse plusieurs soldats... le tigre !

— Est-ce bien le cri du tigre ? demanda Jacques au guide.

— Oui, mon capitaine, mais il n'a pas été poussé par le fauve qui ne vient pas par ici en cette saison; c'est l'un des pirates qui a imité ce cri pour faire terrer les gens des villages et les assaillir plus aisément... les pirates ne sont pas loin... Laisse-moi aller seul en rampant voir où ils sont, et avant une heure nous les tiendrons.

En effet, un quart d'heure après, le guide revenait dire à Sagrin que plus de vingt jonques portant chacune dix hommes au moins, étaient mouillées dans l'arroyo de Binh-Ding.

Sans précipitation, avec calme et sang-froid, Sagrin se remit en marche après avoir fait déposer en un lieu repéré tous les effets de campement et les couvertures, ne laissant à chaque *lin*, que son chassepôt et trente-six cartouches.

À cent mètres de l'arroyo, Sagrin envoya Bonin et sa section à la gauche des jonques, et le sous-lieutenant et lui se dirigèrent vers la droite avec une demi-section, la dernière déployée en tirailleurs pour fermer l'espace et couper la retraite aux pirates fuyards.

Ce mouvement fut accompli avec une rapidité telle et un silence si parfait que la première jonque amarrée à un cocotier fut prise d'assaut et douze pirates percés de coups de baïonnettes avant d'avoir pu sauter sur leurs armes.

Leurs cris de douleur mirent sur pied tous les bandits des autres jonques qui, armés jusqu'aux dents, firent feu de tous côtés sans savoir à quels assaillants ils avaient affaire.

Sagrin fit exécuter des feux de salve à chaque section et balayer les jonques d'où les pirates se jetaient à l'eau, mais les tirailleurs rapprochés de la berge les fusillaient comme des canards. « Visez bien, s'écria Sagrin, nos coups de feu ont prévenu le commandant Lepage, dont la colonne ne doit pas être éloignée. » Il n'avait pas dit ces paroles, qu'une sonnerie de clairons envoyant dans l'air le refrain du pas gymnastique annonça l'arrivée des compagnies du Tay-Ninh. « Courage enfants, que pas un de ces brigands n'arrive à terre, dans dix minutes nous allons les prendre d'assaut. »

À ce moment arrivaient au pas de course les autres compagnies : « Bravo Sagrin ! s'écria de loin gaîment le commandant Lepage, voilà ce qui s'appelle être arrivé à temps et trouver la pie au nid. »

Alors le chef de bataillon prenant le commandement donna l'ordre à Sagrin, placé sur la berge, de prendre d'assaut les jonques attachées au rivage avant qu'elles pussent s'enfuir.

— En avant ! commanda Jacques le sabre à la main, et suivi du lieutenant Bonin avec sa section, il sauta de la première jonque dans la seconde où

les lin tps agiles et courageux furent reçus par une décharge de mousqueterie qui en coucha huit sur le pont.

— Chargez enfants... à la baïonnette...

A ce moment un coup de feu partit d'une jonque éloignée, Jacques porta la main à sa poitrine en poussant un cri, et, lâchant son sabre, il tomba dans les bras de Bonin qui le suivait et de son fidèle Vian-Lai qui était attaché à ses pas.

— Vous êtes blessé... mon capitaine ?

— Oui... bien touché... qu'on me porte à terre.

Pendant que plusieurs de ses tirailleurs transportaient leur capitaine tout sanglant dans la première case voisine de l'arroyo, le commandant Lepage faisait couvrir les jonques par les deux nouvelles compagnies, et le jour commençait à poindre que tous les pirates étaient massacrés ou ligotés sans qu'un seul eût réussi à s'échapper.

— Beau coup de filet, s'écria joyeux le commandant... Honneur au brave capitaine Sagrin... Où est-il que je le félicite ?... Dans cette nuit sombre je l'ai perdu de vue.

— Il est blessé grièvement, mon commandant; le docteur que vous avez amené est auprès de lui, répondit le sous-lieutenant Morel.

— Le docteur qui courait aux bagages pour prendre les objets de pansement nécessaires aux blessés, dit à voix basse au commandant Lepage, qui lui demandait des nouvelles de Sagrin : « Il est perdu ! La balle a traversé le poumon et provoqué un épanchement interne qui va l'emporter... il n'en a pas pour une heure.

— Courez vite vers lui docteur... Quelques ordres à donner et je vous suis.

Dans la paillotte que le docteur avait fait éventrer pour faire pénétrer l'air et la lumière, Jacques pâle et défait, mais calme et résigné, était étendu sur les couvertures de ses hommes et perdait son sang. Il remercia le docteur qui voulait explorer le trajet de la balle.

— Inutile, mon cher docteur... Veuillez me laisser quelques instants avec mon lieutenant et mon ordonnance... merci !

Puis, quand ils furent seuls. — Bonin, mon ami, prenez dans ma sacoche là... une lettre inachevée dans une enveloppe toute prête... bien... ouvrez-la et ajoutez au crayon ce que je vais vous dicter... et que vous complétez... n'est-ce pas Bonin, par le récit de ma mort, et Jacques oppressé dicta :

« Ma chère amie adorée... ma Thérèse... votre rêve s'accomplit... c'était écrit... je ne devais pas vous revoir... sur cette terre. Je viens d'être frappé d'une balle... je meurs en soldat... Ma Thérèse, à vous... à toi mon dernier soupir... Au revoir... dans l'au-delà ! » Et, demandant le crayon, il eut la force de signer une fois encore le nom de

Jacques.

— « Mon bon ami, dit-il à son lieutenant en lui serrant la main... à vous... le post-scriptum... puis, quelques mots à ma pauvre mère... N'est-ce pas? — Promis mon capitaine.

Lorsque le commandant Lepage arriva dans la cania, le capitaine Jacques Sagrin venait d'expirer dans les bras de Bonin, qui ne pouvait retenir ses larmes, et du petit lin tap Tran-Vian-Laï, qui tenait embrassées les jambes de son tap'tain' et sanglotait comme un enfant.

— Le lendemain, par un radieux coucher de soleil, le corps de Jacques qui ne pouvait être transporté, fut enseveli derrière la petite pagode de Binh-Ding.

Le commandant Lepage, au milieu des trois compagnies de tirailleurs formées en carré autour de la tombe adressa au modeste héros quelques paroles de regrets et d'adieux bien simples, de celles qui montent du cœur et jaillissent spontanément des lèvres. Il déplora la perte d'un tel officier frappé si loin de sa patrie et de sa vieille mère, à qui parviendraient, avec de pieux souvenirs, l'expression des regrets de ses chefs, de ses camarades et de ses vaillants soldats indigènes. Une consolation resterait à cette femme, fille, épouse, et mère de soldats, c'est que son fils était tombé au champ d'honneur.

L'émotion que le digne officier supérieur ne pût maîtriser fit couler des pleurs des yeux de ces petits lin taps aux corps grêles, mais à l'âme vaillante.

Le défilé autour de la tombe sur laquelle chaque tirailleur déchargea son fusil fut le dernier honneur rendu à Sagrin, et une croix de bronze envoyée de Saïgon par les officiers, marquera longtemps la place où repose loin de sa patrie, le corps du soldat tombé à Binh-Ding.

Deux mois après, vers la fin de décembre de cette année 1880, comme je me promenais à Fort-de-France, dans la large avenue ombreuse qui entoure la belle place de la Savane, au milieu de laquelle s'élève la statue de la gracieuse créole, Mlle Tascher de la Pagerie, devenue l'impératrice Joséphine, le vaguemestre me remit un paquet que j'ouvris avec un pressentiment qui m'oppressa le cœur. Je m'assis sur un des bancs de pierre à l'ombre des badamiers, et l'enveloppe brisée, je lus sur la bande qui entourait seize lettres.

A mon ami, Léopold Dauvil,

pour faire parvenir à qui il sait.

Une longue lettre signée du lieutenant Bonin m'expliquait que ce paquet de lettres avait été trouvé dans la cantine de mon pauvre Jacques, après sa mort qu'il me racontait en détail. Je lus et relus cette lettre en versant des

pleurs, et je viens de vous en retracer le récit, amis lecteurs en donnant encore, après 24 années, une larme nouvelle à celui que j'aimai comme moi-même.

LEOPOLD DAUVIL.

(La fin au prochain numéro.)

FROKEN IZA FRISK CHEZ MADAME NOEGGERATH

Le vendredi, 22 avril dernier, Mme Rufina Noeggerath réunissait, chez elle, un groupe restreint mais choisi de spirites distingués et éprouvés, pour leur présenter une médium suédoise des plus réputées dans son pays, fröken Iza Frisk. (Le mot suédois « fröken » signifie Mademoiselle.)

Autour de notre active et gracieuse « Bonne Maman » se pressaient Mmes Leymarie, Directrice de la *Revue Spirite*, Lamoureux, cantatrice, Bardélia, médium, et moi ; puis, MM. Hugo d'Alési, l'excellent peintre, Alexandre Hepp, le littérateur bien connu, A. Baudelot, fondateur du « Spiritualisme moderne », Jules Gaillard, ancien député, secrétaire général de la Société française pour l'arbitrage, et Paul Roux Delille, érudit psychologue.

Fröken Iza Frisk était accompagnée par une dame amie, appartenant à la haute société russe, profondément attachée à la doctrine spirite et remplissant sa mission en apôtre qui connaît la valeur de sa cause.

— La bonne renommée reste au seuil de la porte, tandis que la mauvaise traverse les mers, — dit un proverbe suédois. Pour une fois, ce proverbe avait tort, car Mlle Iza Frisk avait franchi le seuil de sa porte et nous était arrivée précédée par une réputation parfaite : on connaissait sa brillante faculté médianimique autant que la noblesse de son cœur et sa grande distinction, et on s'était laissé conter, non par des bavards légers et mondains, mais par des gens de cœur, qui, eux, ne parlent qu'une langue, celle du sentiment, on s'était laissé conter, dis-je, que, là-bas, dans son pays si délicieusement pittoresque, dans cette ville royale de Stockholm qui passe pour une des plus belles d'Europe, Iza Frisk passait sa vie à donner son or aux pauvres, son cœur à ceux qui souffrent, et le secours de sa faculté à tous les affamés de lumière, à toutes les âmes en quête d'idéales vérités.

Douée d'un merveilleux don de guérir, Fröken Iza Frisk a rendu, jusqu'à ce jour, la santé à 810 malades dont plusieurs très grièvement atteints. Elle s'est acquis ainsi une grande réputation, et c'est souvent à elle que médecins et chirurgiens s'adressent, quand ils ont des cas désespérés. C'est ainsi qu'un jour, comme elle était de passage à Londres, on la pria de venir

auprès d'un malade qu'on venait d'opérer et dont la blessure saignait sans qu'on pût arrêter le sang : Fröken Frisk toucha la plaie et l'hémorragie cessa aussitôt. Jamais elle ne fait de passes ; une légère pression de ses doigts suffit, et c'est de cette façon qu'à l'âge de 16 ans, elle obtenait, pour la première fois, qu'une malade longtemps privée de sommeil, s'endormît immédiatement ; depuis, elle a marché de succès en succès.

Et l'on racontait encore qu'en sa présence se produisaient de singulières manifestations : des tables se levaient, des lumières s'allumaient dans l'obscurité ; et c'était principalement une guitare qu'on avait remarquée et sur les cordes de laquelle des mains fluidiques d'artistes de l'au-delà venaient jouer de belles et mystérieuses mélodies.

Fröken Frisk et son amie étaient particulièrement recommandées à Mme Rufina Noeggerath par son groupe de Wiesbaden, composé de membres de la haute aristocratie russe. Comme elles avaient entendu dire à l'étranger des choses fort désagréables sur la façon dont sont quelquefois traités les médiums en France, ces dames s'étaient résolues à ne donner de séances que pour « Bonne Maman » et les amis de son choix, voulant ainsi rendre un hommage bien mérité à notre vénérable doyenne, qui sait avec tant de tact et de bonne grâce accueillir les médiums, les entourer d'égards, leur prêter le secours de sa grande expérience et de son inépuisable bonté, et leur faire, enfin, de sa demeure un lieu de refuge et de paix d'où ils sortent heureux et réconfortés, l'âme plus dégagée et plus rayonnante qu'à leur entrée.

Avant chacune des deux séances qui devaient avoir lieu à quelques jours d'intervalle, des hommages unanimes furent rendus à l'éminente médium. Mais, parlons d'abord de la première séance (du 22 avril). Aux fleurs et poésies, en l'honneur de la visiteuse, on avait ajouté une surprise charmante. Une porte du salon déjà décrit de « Bonne Maman », s'ouvrait tout à coup comme par enchantement et de la demi-obscurité d'une chambre voisine, on voyait sortir une ravissante petite fille en blanc. Des boucles blondes s'échappaient de son grand voile, entourant un fin visage pur, où les tristesses de la vie n'avaient encore mis aucune pénible empreinte, et qui apparaissait comme éclairé d'un reflet d'idéale beauté, provenant de je ne sais quels parages inconnus et lointains... L'enfant s'avança vers la médium et lui tendit une gerbe de branches de sapin (1) et de violettes, nouées par un ruban aux

(1) En Suède, le sapin joue un grand rôle. Lorsqu'il arrive un hôte on couvre le couloir et les escaliers de rameaux de sapin : c'est, en même temps qu'une très vieille coutume, une façon charmante de lui souhaiter la bienvenue. Lorsqu'un mort quitte la maison, le même tapis vert est étendu sur son passage jusque dans la rue où l'attend le corbillard. Pas de fête joyeuse sans qu'il n'y ait des brassées de sapin, pas de tristesses sans qu'elles n'en soient les compagnes silencieuses.

couleurs suédoises, en lui disant d'une voix douce et claire : « Je vous souhaite la bienvenue, Madame ! que Dieu vous garde ! »

Mais un hommage plus sensible et une surprise autrement grande attendaient Fröken Frisk et son amie. M. Hugo d'Alési, sur la demande de « Bonne-Maman », avait prié ses esprits de bien vouloir lui dessiner un emblème reflétant une idée de charité pour l'offrir à la médium. Son appel ne fut pas tout de suite entendu, et lorsque, enfin, sa main se mit en mouvement, grand fut son étonnement, comme aussi sa déception, de voir apparaître sur son papier le portrait d'un vieillard tout à fait inconnu de lui. Mais la médium et son amie ne l'eurent pas plutôt vu qu'elles poussèrent un cri de surprise : elles avaient reconnu le portrait d'un célèbre poète finlandais (auteur de l'hymne finlandais), qu'elles avaient connu de son vivant et dont la mort leur avait été révélée dans des circonstances étranges : Fröken Frisk donnait sa séance hebdomadaire à Stockholm, lorsqu'un esprit se présenta à elle en lui disant : « Voilà 24 heures que j'ai quitté la terre, et je suis venu pour te remercier de toutes les bontés que tu as eues pour moi. Je t'enverrai un souvenir. » On se récria : « C'est impossible ; s'il était mort, on le saurait ; les journaux n'en ont pas parlé » ; mais, le soir même, un journal apportait la nouvelle de la mort du célèbre écrivain survenue en Italie. Le souvenir promis était le portrait obtenu et offert par M. Hugo d'Alési.

Aussitôt après cet incident émouvant, la séance commence. La médium demande une grande table sur laquelle on pose la guitare. Tous les assistants se rangent autour et forment la chaîne avec leurs mains sur la table ; on allume une petite lampe rouge et chacun se recueille. Le guide principal de Fröken Frisk, porte le nom de Claas. C'était, dans sa dernière incarnation, un jeune officier suédois de grand mérite, mort à l'âge de 25 ans. Il s'annonce par des coups et des mouvements de la table ; puis, il se déclare satisfait de l'assistance, mais demande l'obscurité complète que l'on fait immédiatement (2).

La table continue à frapper et nous entendons tout à coup des coups sonores partant de la guitare qui, les cordes en l'air, était restée jusqu'alors immobile. A plusieurs reprises, elle frappe sur la table, puis, nous entendons un glissement le long de la table, et, presque aussitôt, Bonne-Maman la sent sur ses mains, les cordes en-dessous : elle s'était retournée.

A tour de rôle, tous les assistants sont comblés de caresses de la guitare ; à un moment donné, elle se pose sur les mains de Mme Bardélia, de

(2) J'ai eu le plaisir de voir Fröken Frisk chez elle : au cours de notre entretien, elle me dit que Claas demandait toujours l'obscurité pour lui faciliter les phénomènes, mais que personnellement elle préférerait la lumière. Elle s'entend généralement avec lui pour un peu de lumière pendant les séances qu'elle donne chez elle en Suède.

MM. Hepp et Roux et joue un air doux avec accords lointains, semblables aux sons que produit le vent en touchant les cordes d'une harpe éolienne. C'était comme une mélodie qu'assurément aucune main humaine, même la plus légère et la plus tendre, n'aurait pu produire, tant elle était fine, spiritualisée, harmonieuse. M. Baudelot et moi, nous sentons longtemps la guitare sur nos mains ; elle se lève, enfin, glisse le long de mes bras, monte sur mes épaules, ma tête, et reste là pendant quelques minutes. Les cordes vibrent, l'instrument entier tremble légèrement ; enfin, il redescend et va se placer de nouveau au milieu de la table. Quelques instants de repos, et la guitare entame une marche, avec la même touche légère, éolienne, mais sur un ton plus haut et plus sonore : c'est une marche militaire. L'esprit qui joue n'est plus Claas, c'est l'esprit d'un officier, nommé G..., qui, dans une séance à Wiesbaden, jouait l'hymne polonais, tandis que la guitare s'était posée sur la tête d'une dame de l'assistance. Pendant ce temps, tous les gens de l'hôtel, où avait lieu la séance, s'étaient rassemblés dans l'escalier et demandaient quel était l'artiste qui jouait si merveilleusement.

Des lumières se montrent sur divers points : les uns les voient sous la guitare, les autres sur le piano et dans la tente dont nous sommes éloignés.

La lourde table se lève à plusieurs reprises, comme une plume, bien haut au-dessus du plancher ; elle se courbe, semble danser, les mouvements sont si violents qu'un pied se casse ou plutôt est arraché par un effort qu'une main humaine robuste n'aurait pu produire. On demande à l'esprit s'il veut bien écrire, et, sur sa réponse affirmative, on pose papier et crayon sur la table : une force s'empare du crayon, le jette contre le mur et le papier voltige avec un bruissement d'ailes sur les mains de M. Baudelot et les miennes ; il reste là assez longtemps, jusqu'à ce qu'enfin l'esprit déclare que la séance est finie. On donne de la lumière, et nous distinguons quelques lignes tracées sur le papier mais pas de communication.

Cette première séance avait été jugée très belle. La médium, ravie et très impressionnée de la réception qui lui avait été faite par l'aimable doyenne des spirites et par la société d'élite réunie autour d'elle (j'emploie ici les termes dont s'est servie son amie), consentit volontiers à donner, quelques jours après, une seconde séance.

A cette nouvelle séance, mêmes assistants qu'à la précédente, à l'exception de Mme Bardélia et de M. A. Hepp qui n'avaient pu venir. Un peu de lumière cette fois et des phénomènes plus prononcés. On place de nouveau la table au milieu du salon, avec la guitare, du papier et un crayon fixé dans le papier. Une main invisible frappe deux coups sonores dans la porte, comme si quelqu'un du dehors demandait à entrer ; puis c'est Claas qui se présente et qui salue par des mouvements de table. De nouveau la guitare se retourne, les expressions d'affection pour chacun sont diverses ; les cordes

qui se frottent sur les mains et le bras de Bonne Maman semblent murmurer de douces choses. Claas joue peu, mais des coups formidables retentissent dans l'instrument sans que celui-ci éprouve le moindre dommage. Les lévitations sont merveilleuses ; la table se penche pour laisser glisser la guitare à terre et se penche encore pour la faire remonter, mais sans y réussir. L'instrument s'éloigne, enfin, pour éviter les chocs violents de la table, qui finit par se renverser complètement, puis se retire et se remet sur ses pieds. On replace le papier et le crayon sur la table ; le crayon vole contre le mur et retourne vers la table ; mais aucune écriture n'est produite : les forces de la médium sont épuisées et la séance finit avec ces paroles de l'esprit : « Que Dieu soit avec vous ! »

Nous nous retirons émus et émerveillés, charmés, en un mot, des instants de bonheur passés, et emportant avec nous la conviction que le secret des succès de notre vénérée doyenne repose tout entier sur l'élan commun des cœurs, élan qui doit présider à toute bonne séance parce qu'il établit entre les assistants et le médium un courant nécessaire de sympathie et de confiance.

Quant à Frôken Frisk, qu'elle sache que nous garderons son gracieux souvenir gravé dans nos cœurs, et qu'elle daigne agréer, comme l'hommage de notre sincère gratitude, ces dernières lignes d'une poésie dictée pour elle par un esprit qui, après avoir décrit les merveilles de sa belle patrie, termine ainsi :

« Toujours on t'aimera ! Car l'âme enchantée,
« Transportée et ravie par ton magique pouvoir,
« Vibre et retentit en douces mélodies,
« Ainsi que les cordes de ta guitare que touchent les esprits. »

HELLA M. BASTIAN.

Note de la Rédaction. — Ce compte rendu a été revu et retouché par notre collaborateur Algol, avec l'approbation de l'auteur.

RÉCIT D'UN PÈRE

Remarquables expériences en Amérique.

Sous la signature de Clémens, un aimable correspondant nous adresse un article détaché du journal *The Progressive Thinker* de Chicago (Illinois) du 19 mars 1904.

Nous en croyons la traduction intéressante et la livrons à nos lecteurs. Elle relate les expériences remarquables auxquelles ont assisté M. et

Madame Hull chez le médium W. Aber, et le récit de ce père semble empreint d'une bonne foi dont nous ne voulons point douter.

« Au mois de juillet dernier, écrit M. Hull, ma petite fille âgée de sept ans se noya dans notre rivière, pendant une promenade en bateau en même temps que deux autres fillettes et un vieillard (le batelier).

« L'accident n'ayant pas eu de témoin demeura enveloppé de mystère et l'on comprendra facilement que je fis toutes les recherches possibles pour découvrir la vérité et ce n'est que le 22 janvier, juste six mois jour pour jour après ce malheur, que fut retrouvé le corps de notre pauvre bébé.

« C'est après cet événement que ma femme et moi partîmes pour Kansas City consulter le médium réputé, W. Aber.

« J'examinai avec soin la chambre des séances en différentes fois, soit seul, soit avec d'autres, et je constatai qu'il était impossible que M. Aber pût user de la moindre fraude envers nous.

« La chambre est située au premier étage d'une maison en briques ; les murs sont recouverts de plâtre et il ne s'y trouve qu'une seule porte par laquelle nous entrâmes.

« Le cabinet dans lequel M. Aber s'assied est d'environ trois pieds carrés et placé dans un coin et fermé par un épais rideau de tissu noir descendant du plafond.

« A l'ouverture de la séance, nous fûmes priés d'examiner la chambre avec soin. Ma femme cousit résolument le bas des jambes du pantalon du médium à même le tapis, les manches de sa redingote à son pantalon près du genou et le collet au col de sa chemise et moi, je remplis ses mains de farine.

« Après la première séance, qui dura deux heures environ, il fut trouvé tel que nous l'avions laissé, la farine intacte en ses mains, et nous dûmes employer des ciseaux pour couper les fils et le délier.

« Nous avons assisté à cinq séances dans lesquelles 24 personnes dont nous étions connus et que nous reconnûmes vinrent et conversèrent avec nous : des parents, des connaissances et plusieurs amis.

« Notre petite fille vint à nous chaque nuit et s'entreteint avec moi près de quinze minutes, causant comme elle le faisait lorsqu'elle était avec nous, mettant ses mains sur moi et me caressant.

« Pendant ce temps, différentes épreuves inspirées par moi, ma femme et par d'autres, nous convainquirent de l'authenticité incontestable de la médiumnité de M. Aber.

« Particulièrement dans la voix, les traits du visage et la taille, il eût été impossible de nous tromper, et je reconnus notre chère enfant à son organe avant de la voir la première fois, de même que nous la reconnûmes les autres fois avant même qu'elle n'eût parlé, et nous n'eûmes pas un instant le moindre doute que ce ne fût bien elle.

« Les autres petites filles noyées avec la nôtre, vinrent aussi parler avec nous ; l'une d'elles, particulièrement, nous pria d'envoyer un mot à ses parents afin de les supplier de ne point trop se chagriner pour elle, car leur douleur lui faisait trop de peine, et de leur affirmer qu'elle était avec eux à la maison mais qu'il lui était impossible de se rendre visible pour eux.

« Un ami dont je n'avais pas entendu parler depuis longtemps et que je ne savais pas mort, nous apparut et causa avec nous tout à fait amicalement. L'investigation que j'ai faite à mon retour m'a prouvé qu'il était mort depuis plusieurs années.

« J'obtins une communication écrite par Sam, le contrôle de M. Aber, dans laquelle le vieux batelier qui était avec les petites filles et périt avec elles me donna un message. Dans une autre séance, il apparut aussi et nous fit le récit complet de l'accident, affirmant qu'une lourde branche étant tombée l'avait atteint au crâne et lui avait fait perdre connaissance.

« La fois suivante, il revint et nous assura que, revenu à lui, il aurait peut-être sauvé les enfants si le bateau n'eût chaviré, et il espérait que nous n'avions aucun blâme à lui adresser pour ce malheur irréparable.

« Pendant sa matérialisation, il porta la main à sa tête pour nous montrer la cicatrice causée par la branche qui l'avait blessé.

« J'aurais pu ignorer l'existence de cette blessure, mais, j'ai appris depuis par ceux qui firent la toilette de son corps avant d'ensevelir ce vieillard, qu'il avait une plaie exactement à l'endroit de la tête, ainsi qu'il l'avait indiqué.

« J'ai également obtenu plusieurs communications écrites sur ardoise de mon père, de ma mère, de mon frère, et d'autres encore parmi lesquels fut le vieillard qui s'était noyé.

« Notre petite fille n'était pas encore allée à l'école et ne put écrire, mais elle avait appris, comme quelques enfants, à imprimer avec des caractères pour donner de petites nouvelles à son frère éloigné de chez nous, et c'est de cette manière qu'elle imprima pour nous, sur une ardoise, le message suivant. « Cher papa, chère maman, je vous aime tous les deux de même. »
« Olga. »

« 23 esprits sur les 24 avec qui nous conversâmes, vinrent à nous sans la moindre évocation. Je n'appelai qu'une seule personne qui apparut au bout de quelques instants.

« Un jour, j'allai dans un magasin acheter une ardoise pliante qui ne sortit pas de mes mains jusqu'à ce que dans l'une de ces séances, elle eût été couverte d'écriture exécutée entre mes mains et lue par moi.

« Chacun des deux côtés intérieurs de l'ardoise était entièrement couvert.

« J'ai trois ardoises toutes remplies d'écritures en différentes couleurs et signées de trois personnes dont l'une est notre petite fille chérie.

« Quelle que soit la somme d'argent qu'on pourrait m'offrir, elle ne pourrait me décider à me séparer de ces ardoises que j'ai fait encadrer et que j'ai suspendues dans notre salon où nos amis peuvent les examiner.

« Si quelqu'un désirait de plus amples informations relatives à mes expériences, ce serait de bon cœur que je les lui donnerais.

« Voici mon adresse : M. W. W. Hull, à Sparta (Etat de Tennessee), (Etats-Unis.) »

En terminant sa communication, M. Clémens ajoute :

« J'ai vu moi-même le médium Winans Aber dans de semblables conditions et j'ai pu me convaincre de l'impossibilité de frauder pour lui ou d'être aidé par quelque compère.

« J'ai vu parfaitement, sous une lumière suffisante, se former à côté de moi, dans un espace d'environ vingt centimètres, laissé entre un canapé et mon fauteuil, une forme vaporeuse blanchâtre qui, s'élevant comme un léger brouillard, prit la forme humaine.

« Une tête de femme se pencha vers moi et d'une voix douce, murmura très distinctement à mon oreille quelques paroles avec un nom bien connu de moi.

« Le médium ne me connaissait pas, je ne l'avais jamais vu avant cette soirée, et j'ajouterai, chose essentielle, que c'est d'une façon tout inattendue et non préméditée que je m'étais rendu à cette séance.

« CLEMENS »

Pour la traduction : LÉOPOLD DAUVIL.

Contes et récits de l'au-delà

(Suite.)

(Communications médianimiques obtenues par Hella M. Bastian.)

CONTES DICTES PAR L'ESPRIT DE HANS ANDERSEN (1).

(1) *Notice sur Andersen.* — Hans Christian Andersen, poète et romancier danois, naquit en 1805 à Odensée; il est mort en 1875. Fils d'ouvrier, il vint chercher fortune à Copenhague, fut quelque temps acteur, se fit remarquer par des pièces de poésie qui lui valurent une bourse royale dans une des meilleures écoles de Copenhague, et commença ses études à 23 ans (1828); se révéla deux ans après comme le plus grand poète du Nord par son recueil de *Poésies*, suivi bientôt d'un autre (*Fantaisies et esquisses*); passa une grande partie de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Orient, et s'inspira de ses voyages pour composer des *Esquisses de voyages*, une *Autobiographie* et des romans pleins d'originalité, *L'improvisateur italien*, 1837; *Rien qu'un violoniste*, 1837; *Album sans dessins*, 1840; *Contes*, 1842, ouvrage estimé, trad. par Grégoire et Moland. — (Bouillet).

LE PLUS GRAND BONHEUR.

PREFACE

Bonsoir, chère amie ! Ce n'est pas sans peine que je me suis frayé un chemin pour arriver jusqu'à vous : vous avez tant de visiteurs invisibles autour de vous que les places sont prises d'assaut... la maison est comble, et, je le vois, je n'ai plus qu'à me faire réserver ma place, comme jadis au théâtre.

Aujourd'hui j'ai traversé une plaine fleurie de la France, dans un site d'une beauté adorable ; la mer étincelait comme un miroir et le vent caressait les grandes voiles des barques, qu'on aurait pu prendre pour un immense oiseau de proie déployant ses ailes gigantesques.

Tandis que je me reposai de mon voyage, j'ai entendu une conversation, qui m'a appris ce que « se disent les roses » : j'en forme un petit conte... que voici :

— « Vraiment, c'est un peu fort ! » — s'écrièrent les jolies roses de la tribu des Centifolias, en ouvrant, par une belle matinée de printemps, leurs yeux tout grands sur un paysage rayonnant de fraîcheur et de beauté.

Ce qui leur paraissait « vraiment un peu fort », à ces jeunes coquettes, c'était de voir une quantité de rosiers plantés pendant les premiers jours de printemps, au moment où elles-mêmes dormaient encore dans leurs boutons, et qu'on n'avait pas vus là, l'année précédente. Ils étaient, ces rosiers, d'une grâce et d'une distinction achevées ; on leur eût prêté presque un air étranger, exotique ; et ils se dressaient si haut au-dessus des autres fleurs et des buissons, sur lesquels habitaient les Centifolias, que ces dernières, quelque peu vaniteuses de leur sexe, devinrent jalouses. Et vraiment, il y avait de quoi !

Quelques-uns de ces rosiers alliés avaient un feuillage légèrement rougeâtre, piqué au milieu de tons clairs, de la couleur, en un mot, de ces vins dorés dans lesquels on a versé quelques gouttes de Malaga. Ce feuillage s'adaptait d'une façon exquise aux roses qui s'épanouissaient sur les tiges, frêles créatures dont les délicieux visages de fleurs, au teint d'ivoire, ressemblaient à ces pâles et fins visages de femmes encerclés d'une chevelure d'or fauve.

Et, d'autres rosiers avaient un feuillage d'un vert tendre, traversé de tons foncés, qui enlaçait et caressait amoureusement des roses rouges écarlates, sur les pétales desquelles une invisible main semblait avoir posé une voilette noire, fine, légère, transparente, velouteuse et toute parsemée de fines perles de rosée, diamants de la nature. Et ces roses rouges à la voilette veloutée, parsemée de diamants, évoquaient l'image enchanteresse de ces visages d'odalisques dans les harems du Sultan, visages basanés, aux yeux étincelants et rêveurs, encadrés d'une chevelure noire, visages fiers et passionnés, découvrant toutes les facultés du cœur, surtout celle d'aimer et de s'élever, par l'amour, bien au-dessus de toutes les mesquineries, de toutes les bassesses de la vie terrestre.

Une fois revenues de leur étonnement et de leur surprise, sensations qui peu à peu firent place à l'envie, les jolies Centifolias voulurent nouer con-

naissance avec les étrangères, et apprendre, de leur bouche, d'où elles venaient et pourquoi elles portaient la tête si haut.

— « Nous contemplons le ciel », répondit une des roses rouges, derrière sa fine voilette noire ; nous cherchons à comprendre l'infini et les pensées de Dieu, car la terre n'offre partout que tristesses et souffrances. »

— « Mais bien des beautés aussi, ne vous déplaît-elle ! » s'écria une des petites roses, qui ne partageait nullement ces idées et les trouvait même passablement exagérées, attendu qu'elle-même était très attachée à la terre et ne voyait pas plus loin que sa petite existence. — « Voyons ! Y a-t-il au monde quelque chose de plus beau que la rosée tombant à nos pieds sur le gazon, et nous faisant un miroir, dans lequel nous nous regardons, pour reconnaître qu'après tout la véritable beauté c'est nous ? Quelle parure nous formons à la terre ! Quels parfums nous répandons dans l'air qui nous environne ! »

Il y eut un silence. Etonnée de tant de présomption, la rose rouge s'était tue.

— « Le bonheur nous presse dans ses bras, reprit la petite vaniteuse, nous sommes en pleine lumière, fières de l'avantage, que nous accorde la destinée, d'occuper une place privilégiée, d'embellir le jardin et d'échapper aux coups de l'orage, car s'il éclate et que la foudre tombe, ce n'est pas nous mais les autres qu'elle atteint. »

— « C'est là ton bonheur, ma sœur ? C'est ce que tu appelles un avantage du sort ? répéta la rose rouge en secouant sa belle tête. Oh ! regarde plutôt en dedans de toi : c'est en nous que réside le bonheur, le plus vrai et le plus grand. Plus nous sommes humbles et aimantes, plus nous sommes heureuses, et le bonheur débordant de nos âmes se déverse sur toutes les autres, nous rendant ainsi doublement heureuses. Va ! ma sœur, ce n'est ni ton rang, ni ta beauté qui te rendront heureuse : ce sont les mérites de ton cœur. »

Dédaigneusement, la petite rose tourna sa jolie tête d'enfant ignorante et gâtée.

— « Peuh ! les mérites du cœur, comme si cela comptait ici-bas ! Je ne vous comprends guère et il me semble que, malgré votre haute position et vos airs de grandeur, vous ne devez être qu'une bien insignifiante personne, car vos conceptions sont celles d'une paria, de naissance obscure... Nous autres, voyez-vous, nous planons dans la lumière. »

Un sourire traversa le cœur de la rose rouge, et, levant sa belle tête mélancolique vers le ciel, elle eût une prière de pardon et de pitié.

Mais les Centifolias continuèrent à s'admirer dans leur miroir de rosée et à se considérer comme les privilégiées du sort. Et, vers midi, le vent emporta le miroir de rosée, l'ombre tomba sur les buissons et la poussière les couvrit.

— « Son plus grand bonheur !... le voilà qui s'évapore comme la rosée !... Il n'est qu'en nous le bonheur, c'est nous-mêmes qui le créons, et, près de

nous, il reste comme un guide qui nous montre le chemin là-haut, dans la lumière et dans l'éternité. »

Et le ciel eut comme un sourire ; et un rayon de soleil glissa dans le jardin, jetant un baiser d'or aux roses blanches à la chevelure fauve, ainsi qu'aux roses rouges, aux visages d'odalisques, et dont les yeux, inquiets et rêveurs, sous leur voilette noire, parsemée de diamants, semblaient chercher l'infini et l'amour.

(Traduit de l'allemand, par HELLA M. BASTIAN et ALGOL.)

CONTES SARCASTIQUES

PREFACE

Cette fois et bien d'autres encore, attendez-vous à rire en lisant mes contes. Surtout chassez de votre imagination la conception un peu lugubre que vous vous faites de notre état de vie. Nous sommes bien vivants, et nous gardons notre parfaite individualité, ainsi que toutes nos facultés, et même nous en acquérons quelques autres, qui, sur la terre, n'auraient pu nous servir, étouffées qu'elles eussent été par la grossièreté de notre corps.

Ceux de vos amis qui sont au-delà des mers vous inspirent-ils des conceptions lugubres, des idées surnaturelles ? — Non ! Eh bien ! nous non plus, nous ne sommes ni lugubres ni surnaturels : nous vivons, nous aimons et nous travaillons tout comme vous ; seulement, notre séjour et notre genre de vie sont supérieurs à ceux de la terre. Nous avons un autre vêtement, voilà tout !

Une soirée dans la boîte à ouvrage.

La maison avait recouvré sa tranquillité ; la nouvelle robe de la cadette de la famille terminée, les couturières s'en retournaient chez elles afin de laisser un peu de répit non seulement à leurs doigts abîmés, mais aussi à la réputation fort endommagée de leur prochain. Tout a une fin, dit-on, sauf le bavardage et les cancanes des gens mesquins et pot-au-feu.

Mais la tranquillité de la maison ne s'étendait nullement aux habitants de la boîte à ouvrage : ils avaient la tête farcie de tant de nouvelles, et leur esprit nageait dans un tel flot de surexcitations qu'ils avaient résolu pour se divertir, de s'offrir une soirée... littéraire, s'il vous plaît ! car ils se piquaient d'avoir de l'esprit.

— « Beaucoup de têtes, beaucoup d'imagination », disaient les grands ciseaux aux petits en ouvrant l'étui à aiguilles, ce qui permit aux pauvres captives de lever le pied et de s'établir à leur aise au fond de la boîte, respectable meuble dont une vieille grand-mère avait doté la maison.

— « Eh bien !... Mesdames et Messieurs, commençons !... »

— « Dieu me préserve ! Comme vous piquez ! », murmura une voix dolente. C'était le dé qui se plaignait. Etant d'argent, il professait pour lui-même un grand respect et il exigeait des autres une certaine considération ; de plus, il faut dire qu'il avait de longs services, et que son corps métallique portait les traces d'un certain nombre de blessures que les aiguilles lui avaient faites et dont il leur gardait rancune.

— « Hein ?... quoi ? Qui parle de piquer ? A-t-on jamais entendu pareille calomnie ! » gronda la bobine de fil blanc, espèce de Dollfus Mike, véritable émigrante alsacienne, qui, restée fidèle à sa patrie, ne voulait servir qu'en France, « il n'y a pas personnes plus douces que les aiguilles, et moi, quand je suis avec elles, je ne fais que glisser à travers l'étoffe, surtout si c'est de la soie française ou de la laine anglaise. »

— « Elle a raison », interrompirent les boutons de nacre, qui, eux, occupaient une place fort enviable sur un morceau de carton bleu orné de dessous blancs, « nous sommes placés pour l'approuver, attendu que l'aiguille et le fil nous traversent entièrement et nous attachent si solidement, si solidement qu'il faut user de vigueur pour nous détacher, et si vous saviez avec quelle délicatesse ils procèdent... quelle délicatesse !... »

— « Voilà que vous vous disputez, Mesdames et Messieurs ! », se mirent à insinuer les ciseaux, « c'est du temps perdu inutilement ; voyons ! calmez vos transports, et commençons chacun le récit de nos observations... »

— « Pour ce qui me regarde personnellement, — prononça dédaigneusement le dé, — je ne vois pas pourquoi je devrais étaler mes observations en public ; je préfère les garder pour moi plutôt que de les donner en pâtée à des gens qui n'ont aucune expérience de la vie et ne se doutent pas le moins du monde qu'il y a toujours deux côtés à une chose. En outre, je ne crois pas que les ciseaux, les aiguilles et la bobine aient une position sociale à la hauteur de la mienne. Veuillez donc, je vous prie, ne pas oublier que je suis — tout entier d'argent, et que ma tête est coiffée d'une casquette de diamants ! » —

Ayant ainsi parlé, il se retira majestueusement dans le ventre d'une noix postiche où il avait sa chambre à coucher toute capitonnée de soie, et ferma la porte sur lui.

— « Quel ton aristocratique ! Quelle distinction ! clamèrent les boutons de nacre, il est temps que nous aussi nous nous montrions un peu plus réservés vis-à-vis des gens qui nous entourent. Nous ne sommes, nous, ni acier, ni vulgaire coton ; nous sommes à la hauteur du dé et, plutôt que de déroger plus longtemps, nous préférons nous retourner. »

Ce disant, ils firent un petit saut et se retournèrent de l'autre côté, satisfaits de montrer seulement au public la richesse de leurs dessous blancs.

— « Ma foi ! tant mieux !... Nous voilà entre nous ! », s'écrièrent gaiement ceux qui restaient ; et bientôt la vieille et respectable boîte retentissait de leur babillage et de leurs éclats de rire, qu'ils entrecoupaient d'appréciations sarcastiques sur le dé et les boutons. Et il faut avouer que ceux-ci les méritaient bien, car la fierté mesquine et le manque de tact de certaines personnes, entichées de leur importance, ne sont jamais mieux punis que par l'indifférence railleuse ou le sarcasme cinglant.

(Traduit de l'allemand, par HELLA M. BASTIAN et ALGOL.)

Erratum. — Après le *Bon à tirer* et par une erreur incompréhensible, le correcteur de l'imprimerie a changé deux mots dans l'article : « Introduction

aux Contes et récits de l'Au-delà ». Page 301, dernier alinéa, lire : Mlle Bastian connaît ADMIRABLEMENT le français et non pas *probablement*. Et cinq lignes plus loin : Quand elle parle ou qu'elle écrit en français, a des INCORRECTIONS et non pas des *insurrections*. Nous prions instamment nos lecteurs de corriger ces deux mots sur la revue de mai dernier.

VOIX DE L'AU-DELA

LA FOI TRANSFORMÉE EN VOLONTÉ.

Lorsque le Christ, Jésus descendit de la montagne, après avoir eu avec Jean et Elie ce colloque mystérieux qui avait fait tressaillir tout à la fois d'effroi et d'admiration Pierre, Jacques et Jean, tous trois éblouis devant la face radieuse et transfigurée de leur Maître, en attendant qu'elle fût quelques jours plus tard rendue méconnaissable par les affres de l'agonie lente, inexprimablement douloureuse, la foule qui était accoutumée à suivre ses pas, à guetter ses actes, manifestant par instant ses mouvements d'irrésistible sympathie ou simplement de curiosité, la foule qui acclamait ou huait l'homme de tous les courages, la figure supra-terrestre prête à accepter tous les outrages, la foule houleuse, en cet instant se porta vers Jésus ; toutefois ce n'était pas la seule curiosité de contempler la figure du prophète qui agitait comme d'un remous de tempête les rangs pressés de ces hommes et de ces femmes aux origines diverses. Non, mais cette foule qui avait été tant et tant de fois témoin des merveilles opérées par le Christ voulait encore, exigeait presque, un miracle, une preuve de plus de la puissance de Celui qu'elle appelait, en ses heures de crainte respectueuse, Maître et Seigneur, tandis que lâchement, tout bas, elle s'appropriait à le mettre au rang d'esclave et de voleur.

Maintenant cette multitude agitée poussait devant elle un homme aux traits convulsionnés par la douleur et cet homme soudain tombait aux pieds de Jésus ; prosterné, mains jointes, il avouait son malheur, dépeignait la souffrance morale de sa vie :

— Seigneur, toi qui peux tout, dit-on, j'ai un fils et ce fils c'est l'amour de ma vie, j'espérais qu'il serait également le rayon de soleil de mon existence, ce fils, Seigneur, je l'aime comme toi tu sais aimer les tiens (et il désignait Pierre, Jacques et Jean). Hélas, un démon cruel le possède depuis sa plus tendre enfance, sa bouche ne s'ouvre que pour blasphémer, son corps voué tout entier à l'esprit du mal souffre en d'intolérables tortures...

Mais Jésus arrêtait le flot de ses paroles et souverainement calme il ordonnait :

« Fais apporter ici ton enfant ! »

Les serviteurs du père infortuné s'approchèrent et déposèrent à ses pieds un jeune garçon ; à peine l'avaient-ils mis sur le sol que l'Esprit immonde qui possédait cet enfant, pris de rage, sans doute, devant la puissance supérieure qui l'allait anéantir, agita avec frénésie ses membres grêles en les convulsionnant, imprima un effroyable rictus de haine sur la face enfantine, l'infortuné secoué dans tout son être se roulait, écumait, si hideux dans sa furie désordonnée, que la foule même impressionnée se reculait, élargissant son cercle comme si elle eût craint pour elle-même les atteintes de l'Esprit malfaisant ; mais le père, lui, qui contemplait impuissant ce spectacle de navrance joignait à nouveau les mains d'un geste suppliant vers le Christ en lui disant :

— Seigneur, si tu peux quelque chose, aie pitié de nous, secours-nous !

Et le Christ, à la compassion si rapide en temps ordinaire, répliquait lentement :

— Si tu peux croire ! tout est possible à celui qui croit !

La face noyée de pleurs, mais passassez cependant pour qu'on ne puisse distinguer sur ce visage le reflet de la bienheureuse espérance naissante, tout vibrant enfin du désir de croire, première manifestation de la volonté qu'engendre la foi, il s'écriait :

— Je crois, Seigneur, aide mon incrédulité !

Et le Sauveur, sans plus attendre, étendait sa main de bonheur et de miséricorde sur le corps torturé en commandant au démon de quitter à jamais l'enveloppe corporelle qu'il s'était affecté.

Un épouvantable cri de rage et d'impuissance répondit à l'ordre du Maître, et l'incube cédant à la pression de la volonté puissante qui le chassait du corps de l'enfant, s'enfuyait au loin, hélas pas assez loin encore, puisque quelques jours plus tard il devait être en possession de l'âme de ce peuple qui, maintenant, applaudissait mais qui bientôt crucifierait.

Comme si la secousse violente de la séparation du possesseur et du possédé eût à jamais rompu le lien de vie, l'enfant à présent restait inerte sur le sol, sans un mouvement, sans un cri ; alors à nouveau Jésus étendit sa main bienfaisante, prit entre ses doigts la main fluette et décharnée par la souffrance et l'enfant doucement soulevait sa tête, tournant vers le Christ un visage que n'animait plus la haine démoniaque, mais dont un sourire enfantin et l'air ravi dépeignait mieux que les paroles la joie de vivre, tandis qu'un murmure d'étonnement s'élevait du sein de la foule versatile prête alors aux enthousiasmes !

Mais, Lui, le Sauveur, indifférent à ses louanges dont il ne connaissait que trop la valeur, s'éloigna suivi de ses fidèles, laissant derrière lui le peuple en admiration devant ce père et cet enfant qui, dans la joie de leur délivrance réciproque, oubliaient peut-être déjà à qui ils la devaient et quand

le murmure des voix de la foule ne fut plus perceptible, Jésus s'arrêta de nouveau, pour causer, comme il aimait à le faire, avec les siens ; pourtant, cette fois, il attendait leurs questions et Pierre alors, en sa qualité d'aîné prenant la parole, lui dit :

— Seigneur, pourquoi ce démon qui s'est enfui à la seule vue, nous a-t-il résisté ; pourtant ainsi que l'ordonne la loi, nous avons oint d'huile et de myrrhe les lèvres du possédé et nous avons prié !

Jésus répondit :

— Si ce démon vous a résisté c'est à cause de votre peu de foi ; oui, en vérité, si votre foi égalait seulement un grain de sénévé, vous diriez à cette montagne : passe d'ici, là ! et elle y passerait et rien ne vous serait impossible.

Telles furent les paroles du Maître à cette époque et ce sont celles qui sont toujours propres à tous les temps et pour tous les hommes, car qu'est-ce que cette foi préconisée par Jésus sans laquelle nous ne pouvons rien, assure-t-il, si cette foi n'est autre que la volonté ; croire ardemment en une puissance extra-terrestre, c'est vouloir l'aide de cette puissance, la contraindre presque à nous servir ; il en est encore de même lorsque l'homme agit pour son propre compte et quel admirable auxiliaire pour le progrès des hommes que la foi en leur puissance, car dès l'instant où ils croient accessible le but qu'ils poursuivent, ils le rendent possible ; et c'est ainsi que par cet effort de la volonté sans cesse renouvelée, l'humanité arrivera à un pouvoir qu'elle ne soupçonne pas encore, mais que le Christ Jésus lui a annoncé dès son avènement et qui ne sera autre que le règne de la foi transformée en volonté.

H. DIDON.

Médium : Mme Bardelia.

LE PÉRISPRIT

Le « *Périsprit* » est le lien qui unit l'âme au corps. Par conséquent, il devient l'interprète de nos pensées, de nos désirs et de nos besoins en transmettant à l'âme les nécessités de notre corps charnel. Il résulte de cette union, qui existe entre notre corps physique et notre âme qui reçoivent tous les deux les impressions de ce lien ou « *Périsprit* », que nous ne ressentons en nous des impressions agréables ou désagréables, transmises par notre « *Périsprit* », qu'autant que ce dernier est un bon récepteur, un bon emmagasinageur de fluides sains, robustes, clairs.

Et que faut-il faire pour que notre « *Périsprit* » soit un bon récepteur de

fluides ? Ne pas trop le charger en l'influençant par des besoins trop matériels.

Si nous, hommes passionnels, nous ne combattons pas ces besoins exagérés tels que ceux du boire, du manger, tous actes dépendant de notre infériorité, ou que nous nous livrions aux péchés capitaux, et à toutes les imperfections découlant de ces péchés, nous nous enveloppons de fluides lourds, opaques, lesquels fluides pénètrent notre « *Périsprit* » qui devient immédiatement un réflecteur morbide pour l'âme à laquelle il est soudé autant qu'au corps.

Cet état empêche le fluide solaire de nous pénétrer, d'éclairer notre route et aussi de soulager les maux qui sont en nous par raison *Karmique*.

Du moment où le fluide solaire ne nous pénètre plus, parce que l'âme périspiritale est interceptée, parce qu'elle ne reçoit plus, pour transmettre à notre corps, tout le bien nécessaire à notre évolution, nous ne sommes plus touchés que par des objectivités malsaines : celles qui émanent de nos besoins inférieurs (incitations dangereuses augmentant, décuplant chaque jour les fluides grossiers qui nous enveloppent par notre faute. Ces fluides nous privent des grâces célestes et de toutes les forces qu'emmagasinerait notre « *Périsprit* » si nous savions le conserver, dans nos étapes terrestres, clair et limpide, c'est-à-dire pénétrable aux objectivités solaires.

Cela dit, comprenons l'importance, le bien pour nous de nous faire un « *Périsprit* » translucide de façon à voir toujours clair en nous, à être pénétrés par les fluides solaires des rayonnements supérieurs et à entendre, au-dessus de notre tête et dans notre for intérieur, les voix harmonieuses des amis dévoués de l'au-delà qui cherchent à s'unifier avec nous, par les fibres de notre « *Périsprit* » en dirigeant notre haute personnalité que nous appellerons notre « *Ego supérieur* ».

Si nous comprenons bien la nécessité de rendre clair, lucide, notre « *Périsprit* », nous nous observerions davantage, car la moindre influence mauvaise vient le tacher, l'encroûter et par conséquent obstruer les interstices secrets par lesquels nous pouvons communiquer avec les Intelligences supérieures.

Il n'est pas nécessaire que nous soyons *médiums*, pour jouir des avantages, des grâces qui sont attachés à l'individualité terrienne possédant un « *Périsprit* » clair, car chacun de nous, quel qu'il soit, peut être un Esprit clair sans être un Esprit lumineux. Il suffit que l'Être, au début de ses voies ouvertes, alors qu'il commence à faire fonctionner son libre arbitre, ne tache point cette robe immaculée en ne donnant pas cours à ses incitations inférieures. Si l'Esprit pouvait conserver cette chrysalide virginale, il ne souffrirait pas et s'incarnerait sans être exposé à toutes les maladies physiques qu'engendre votre planète. Il n'aurait pas besoin, pour s'élever dans

l'échelle des mondes, d'endurer tous les supplices de la chair. Il passerait de vie à trépas, c'est-à-dire de forme en forme plus ou moins subtiles, après avoir traversé toutes les phases correspondantes à sa mentalité neuve, sans ressentir les moindres atteintes morbides, car il se dirigerait — toujours en évoluant — vers des régions plus élevées. Il monterait ainsi vers les splendeurs de l'infini, sans avoir besoin pour cela de décupler ses forces, c'est-à-dire, naturellement, sans fatigue et sans éblouissement.

De tels Êtres sont rares. Et cependant il y en a quelques-uns chez qui les appétences sensuelles n'ont pas créé de besoins passionnels et qui ont subi leurs premières incarnations sans souder leur manteau charnel à leurs embranchements périspritaux.

Pourquoi, direz-vous, ceux-là ont-ils été plus privilégiés que d'autres ?

Ils n'ont pas été plus privilégiés que d'autres. Non ! Seulement, ils ont eu le sens de la raison plus ouvert, même à travers les étapes inférieures par lesquelles ils ont passé avant d'être en pleine possession de leur libre-arbitre. Leur essence a mieux cheminé à travers les règnes, les formes qu'ils ont revêtues successivement.

L'homme se dessine déjà dans la nature de son essence, alors que celle-ci revêt les formes de l'animalité. Vous voyez de bons animaux, comme vous voyez de bons individus. Il est bien rare qu'un bon animal ne continue pas son ascension vers le bien, car son essence est déjà perfectionnée, même dans son infériorité ; et le bien acquis chez les animaux, comme chez l'homme, ne se perd pas, avec la différence que l'animal garde ce bien dans la qualité de son essence tandis que l'homme, tout en le gardant, l'enregistre, dans ses tranchées périspritaux, afin de pouvoir établir un compte au Grand Livre dans les actes de sa vie consciente.

Voyons un peu ce que va devenir l'âme périspritale d'un animal quand elle cotoiera les premiers degrés du libre-arbitre de l'étape consciente !...

D'abord l'âme d'un animal est ombrée, mais non point tachée, car elle n'a pas encore commis délibérément un acte répréhensible (puisqu'elle a vécu sous la loi instinctive qui l'a obligée d'agir d'après les lois cosmiques et les besoins de sa race). L'âme d'un animal quelconque est donc enveloppée de fluides lourds, lesquels se dégagent petit à petit si, lorsqu'il traversera la région des fluides humains, il ne déroge pas aux lois que lui prescrivent les actes libres.

Et que peut faire l'Être désanimalisé pour déroger à ces lois ?

— Ne pas suivre la route des nouveaux éléments qu'il traverse, quand il a changé sa chrysalide rampante en celle du type homme.

Cela est très difficile à l'homme animal de comprendre ses charges, car il n'est pas, quoique homme en apparence, complètement déshabillé des instincts animaux ; il le sera d'autant plus et d'autant mieux que son es-

sence aura cheminé à travers des éléments plus ou moins purs : ce qui arrive aux êtres plus avancés que d'autres qui sont, ainsi qu'eux, partis à la même époque de leur première étape monadique.

Alors il résultera de la différente qualité de l'essence animale que certaines essences en retard, quoique appartenant au type homme, seront plus susceptibles de se perdre dans les fluides lourds, matériels que d'autres arrivées au type homme, émergeant en fluides clairs. Ces dernières pourront suivre une route ascensionnelle meilleure et ne seront pas, comme certaines autres, embarrassées dans le courant matériel des premières espèces animales qui se détachent difficilement des obstacles de la matière.

L'essence engagée dans un courant malsain tache son « *Périsprit* » d'une boue insoluble et ne trouve que très difficilement, à mesure qu'elle s'obscurcit, les moyens de s'en débarrasser. C'est le cas des jeunes essences, conscientes ou animales, qui ont fait leurs premiers pas dans la route du libre-arbitre; c'est notre cas presque à tous, hommes, qui avons subi l'entraînement de nos instincts animaux plutôt que de rester, comme certains autres Êtres plus raisonnables et plus dirigeables, dans les voies ouvertes par les bons fluides que tous les Êtres créés possèdent comme des conducteurs invisibles.

Médium Mme POTIER.

(A suivre.)

UN GUIDE.

RÉCIT DE LORD BROUGHAM

Lord Henri Brougham, célèbre homme politique et écrivain anglais, né en 1778, acquit une grande célébrité par ses discours au barreau et au Parlement, où il se distingua pendant trente ans dans la défense des réformes libérales. Sous le ministère de Lord Charles Hovick Grey, il contribua au triomphe de la réforme parlementaire, à l'émancipation des esclaves des Indes occidentales, et devint pair héréditaire et chancelier d'Angleterre. Lors de l'avènement du ministère de lord Robert Peel, lord Brougham, quitta le Parlement et s'occupa de travaux littéraires. Il publia plusieurs ouvrages remarquables, entre autres : *Essai sur la constitution anglaise* ; *Voltaire et Rousseau*, écrit en français ; *Esquisses historiques des hommes d'Etat du temps de Georges III* ; *Autobiographie*. Lord Brougham était ami de la France. Lorsqu'il quitta le Parlement, il se fixa à Cannes, dans les Alpes-Maritimes, y bâtit une superbe villa et y termina ses jours en 1868. En mémoire des services rendus au développement de la station climatérique de Cannes, la municipalité lui érigea un monument à la « Place Brougham » tout près de la mer.

Dans son « *Autobiographie* », lord Brougham raconte l'incident suivant : « En quittant l'Université d'Edimbourg, il avait pris un engagement avec

son camarade et ami intime G..... Les deux amis avaient écrit avec leur sang sur un morceau de parchemin que le premier qui rendrait son âme à Dieu apparaîtrait à l'autre pour lui donner une preuve de la vie dans l'au-delà. G..... reçut un emploi dans l'administration aux Indes et, depuis des années, lord Brougham ne pensait plus à lui. En 1799, lord Brougham fit un voyage en Suède, et le 19 décembre il arriva devant une auberge, très proprement entretenue, où il se décida à passer la nuit. Vers minuit, avant de se coucher il demanda à l'hôtelier à prendre un bain chaud. On le lui prépara aussitôt. Le lord ferma la porte de sa chambre à clef, se déshabilla, mais à peine entré dans l'eau, il aperçut assis sur la chaise sur laquelle il avait déposé ses vêtements, son camarade et ami G..... qui le regardait avec calme. Lord Brougham ne put en croire ses yeux. Il adressa la parole à l'apparition, mais le spectre ne répondit ni par un mot ni par un signe. Lord Brougham ne supposait pas qu'il pût s'agir là d'une apparition. Il crut voir son ami en chair et en os. — Comment ensuite lord Brougham sortit du bain ? Il n'en sut rien, mais en revenant à lui il se trouva étendu sur le parquet. Son ami G..... avait disparu. De retour en Angleterre, quelques mois après, lord Brougham reçut une lettre des Indes lui annonçant la mort violente de son ami G....., survenue le 19 décembre 1799.

JOSEPH DE KRONHELM.

REFUTATION

Dans le dernier numéro de la *Revue*, les lecteurs n'auront pas été sans remarquer l'article de M. Albin Valabrègue intitulé le *Nouveau Spiritisme*.

Bien que l'esprit qui l'âme poussât la rédaction à le refuser, Mme Leymarie a bien voulu l'accepter et l'insérer afin de permettre les réfutations... La *Revue* ne voulait pas refuser un bon accueil au spirituel vaudevilliste.

Des lecteurs mécontents sans doute du Spiritisme actuel et dont l'opinion n'était pas suffisamment éclairée par les enseignements du Maître Allan Kardec, se sont dit que, certainement, le créateur de cette sage et consolante doctrine étant mort et enterré, ses idées avaient dû bien vieillir.

Alors, ces lecteurs anxieux tournant les yeux vers Genève, pays des montres qui donnent l'heure toujours vraie, ont supplié M. Albin de leur faire connaître quelle est au juste la doctrine du *Nouveau Spiritisme*.

Et les abonnés de la *Revue* ont pu se convaincre qu'un nouveau prophète aimable et bienveillant venait d'apparaître... hors de son pays.

En quatre points A. B. C. D., l'intelligent et hilare auteur du *Premier Mari de France*, Durand et Durand, etc., etc., se faisant un devoir de dévoiler la vérité à ces esprits aux abois, leur présenta *ex abrupto*, une doc-

trine qu'il nous permettra d'examiner aussi promptement qu'elle arrive, si toutefois la chose est permise aux vieux adeptes satisfaits encore de l'*Ancien Spiritisme*.

A. M. Valabrègue ne conçoit pas le monde sans une intelligence suprême. Dieu ne peut pas se fâcher puisqu'il est reconnu, accepté. Mais que doit penser cette intelligence *suprême* de M. Valabrègue qui ne la reconnaît pas *toute-puissante* ? L'auteur du Nouveau Spiritisme n'a-t-il pas découvert que celui qui a créé le Ciel et la terre n'a pu créer qu'une *partie de l'homme*.

Et l'autre partie... laquelle ? M. Valabrègue ne le dit pas... d'où vient-elle ? Si les curieux correspondants du prophète sont satisfaits de savoir qu'ils ont une partie divine... puis une autre... n'importe quoi, moi je suis plus exigeant et je veux savoir envers qui j'ai à m'acquitter des 50 % de reconnaissance que je ne dois pas à Dieu.

Qui donc a créé cette partie non divine de mon être ?

Réponse au point A : Jusqu'à plus ample information, nous, les anciens, nous continuerons à croire Dieu intelligence toute-puissante et nous demeurerons convaincus qu'il n'est pas un atome de notre être spirituel et matériel, invisible et visible, que nous ne devons au créateur de toutes choses.

— B. *L'homme n'est pas responsable*, dit M. Valabrègue, parce qu'il n'a pas choisi les matériaux qui constituent son être physique et son être moral... Heureusement pour l'homme, dirons-nous, car il serait drôlement bâti.

Sur un point nous sommes d'accord, c'est que tous nous naissons innocents. Pourquoi donc devenons-nous coupables ? C'est là notre affaire. Nous avons été placés au carrefour des routes de la vie, la bonne et la mauvaise, chacun de nous pouvait choisir la droite.

En évoquant chez l'intelligent écrivain tous les philosophes depuis les temps anciens jusqu'à ceux qui discutent encore aujourd'hui, Pythagore, Socrate, Platon, Descartes, Leibnitz, Kant, Schopenhauer, Comte, Cousin et cent autres, méthodites, éclectiques, ou positivistes, je les laisserai discuter ensemble bien des jours sur la responsabilité de l'homme et j'ai peur de les voir se séparer sans être tomber d'accord.

Réponse à B : Mais comme Spirite (ancien), je crois à la réincarnation constante des âmes (le Nouveau Spiritisme n'en parle plus), à la possibilité pour chacun de diriger sa vie à l'aide de la conscience, du libre arbitre, levier qui, employé avec fermeté ou mollesse, produit le bien ou le mal.

— C. Admettant que par des expériences successives l'âme avancera toujours de plus en plus vers le bien, Dieu lui accordera le pardon, là le Nouveau Spiritisme n'a rien innové.

— D. Enfin l'altruisme (l'amour d'autrui) sera toujours une qualité individuelle et je pense que tant que notre planète tournera, portera et nour-

rira la race humaine, celle-ci sera ce qu'elle est, composée de bons et de méchants, de forts et de faibles, de riches et de pauvres... Il y aura toujours des pauvres parmi vous, a dit Jésus et ce sont là les conditions nécessaires et constantes à la marche de l'humanité vers le progrès non collectif, mais individuel.

Le Nouveau Spiritisme n'est pas plus certain de voir l'altruisme sauver le monde et de voir éclore ce jour *très prochain* que M. Valabrègue n'est convaincu de voir arriver le Messie.

Je conjure donc nos lecteurs pleins de bon sens de se contenter de l'*Ancien Spiritisme* et de relire pour se fortifier Allan Kardec, Léon Denis, et les *Conseils des Invisibles*... et de lire aussi, dès qu'il va être publié, un petit volume qui n'aura pas 200 pages : *L'Homme terrestre*, dont je ne veux dire aujourd'hui qu'un mot, c'est un ami consolateur, un bon conseiller, livre de chevet que tout le monde lira... J'allais oublier le nom de l'auteur M. Emmanuel Darcey, un modeste, un sage qui veut rester caché.

Voilà ce qui confirmera chacun dans notre saine philosophie raisonnée... laissez-moi ajouter, et vraie.

Moi je resterai fidèle à l'*Ancien Spiritisme* parce que je suis un simple d'esprit qui constate cependant que le nombre des adeptes de tous pays, de tous rangs, de toutes croyances, grossit chaque jour autour du spiritisme qui luit comme un phare brillant aux yeux des marins perdus dans la nuit sombre.

Contentons-nous de celui-là et qu'il nous console, nous fortifie et nous conduise vers le bonheur dans la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

LEOPOLD DAUVIL.

LES PHÉNOMÈNES ODIQUES

(Suite.)

II

Présenter au public des recherches dont il n'a probablement jamais entendu parler, en lui montrant qu'elles n'ont cessé d'être l'objet du mépris des gens appointés par les gouvernements pour répandre la lumière de la science parmi les peuples, peut paraître au moins fort maladroit. Je ne voudrais pas aller trop loin en disant que c'est là une preuve de leur valeur, mais quelques exemples montreront que les grandes découvertes ont presque toujours eu le même sort à leur début.

Dans un récent article de la *Revue scientifique* (1), Gustave Le Bon, parlant de la radio-activité générale des corps s'exprime ainsi :

« L'existence de cette énergie nouvelle, la plus importante de toutes celles de l'univers, apparaîtra avec une évidence éclatante le jour où les physiciens, s'étant débarrassés de l'héritage des idées qui dirigent inconsciemment leurs pensées, renonceront à vouloir rattacher à des phénomènes connus des choses qui en diffèrent entièrement. Je crois qu'il ne s'écoulera pas bien longtemps avant que l'existence de l'énergie intra-atomique soit reconnue par quelques physiciens possédant une dose suffisante de prestige pour imposer une doctrine. Ce sont les expériences nouvelles qui font naître les idées nouvelles, mais c'est uniquement par le prestige de celui qui les formule que ces idées s'imposent.

« L'histoire des sciences montre facilement que cette assertion n'est, en aucune façon, un paradoxe. Les expériences les plus claires, les plus convaincantes en apparence, n'ont jamais constitué un élément immédiat de démonstration quand elles heurtaient les idées admises depuis longtemps. Galilée l'apprit à ses dépens lorsqu'ayant réuni tous les professeurs de l'Université de Pise, il s'imagina leur prouver par l'expérience que, contrairement aux idées alors reçues, les corps de poids différents tombent avec la même vitesse, sauf une petite différence produite par la résistance de l'air. On se figurait à cette époque qu'un corps dix fois plus lourd qu'un autre tombe dix fois plus rapidement. L'expérience de Galilée pouvait sembler absolument concluante puisque, faisant tomber en même temps du haut de la tour de Pise une petite balle de plomb et un lourd boulet du même métal, il montra que les deux corps arrivaient en même temps sur le sol. Les professeurs se bornèrent à hausser les épaules et ne modifièrent nullement leur opinion. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque mais le degré de réceptivité des esprits pour les choses nouvelles ne s'est pas sensiblement accru. Quand Ohm découvrit la loi qui immortalisera son nom et sur laquelle toute l'électricité repose, il la publia dans un livre rempli d'expériences tellement simples, tellement concluantes qu'elles pouvaient être comprises par un élève des écoles primaires. Non seulement il ne convainquit personne, mais un des plus influents savants de l'époque accabla Ohm de son mépris dans une grande revue scientifique et traita ses expériences de fantaisies parfaitement ridicules, démentis par l'observation la plus superficielle des faits connus. La réputation scientifique du grand homme en fut tellement atteinte qu'il perdit la place qui le faisait vivre et tût fort heureux de trouver, pour ne pas mourir de faim, une situation de 1.200 fr. par an dans un collège, situation qu'il occupa pendant six ans. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'on lui rendit justice et qu'on le nomma alors profes-

(1) N° du 17 octobre 1903.

seur dans une faculté. — Robert Mayer fut moins heureux et n'obtint pas cette tardive satisfaction. Quand il décrivit la plus importante des grandes lois scientifiques modernes, celle de la conservation de l'énergie, il trouva à grand-peine un revue qui consentit à insérer son mémoire, mais aucun savant n'y apporta la moindre attention, pas plus d'ailleurs, qu'à toutes ses publications successives, y compris celle sur l'équivalent mécanique de la chaleur qui parut en 1850. Après avoir tenté de se suicider, Mayer perdit la raison et resta pendant longtemps ignoré à ce point que, quand Helmholtz refit de son côté la même découverte, il ne savait pas avoir eu un prédécesseur. — Helmholtz ne fut pas plus encouragé d'ailleurs à ses débuts, et le plus important des journaux scientifiques de l'époque, les *Annales de Poggendorff* refusa l'insertion de son célèbre mémoire : *La conservation de l'énergie*, le considérant évidemment comme une spéculation fantaisiste tout à fait indigne de lecteurs sérieux (1). C'est, comme on le sait, sur cette spé-

(1) Dans le courant du même article ; Gustave Le Bon raconte un fait semblable qui lui est arrivé : « Un journal d'électricité bien connu alla, dit-il, jusqu'à imprimer, en tête de ses colonnes, que la publication de mes expériences constituait un véritable scandale. »

J'ai subi pareille mésaventure : en 1897, je publiai chez Michel Carré la première traduction française des conférences faites en 1866 par Reichenbach sur les effets mécaniques de l'od ; quelques mois après mon éditeur vint aimablement me prier de l'autoriser à céder le livre à son confrère Flammarion, parce que les savants officiels qui constituaient sa clientèle trouvaient compromettant pour leurs publications le voisinage d'un recueil aussi peu sérieux. La cession fut faite et l'édition est aujourd'hui épuisée. La traduction du texte allemand était due au capitaine d'artillerie Lebas, l'un des rédacteurs scientifiques des plus appréciés du *Cosmos*. Très épris de son métier il avait demandé à être envoyé en Tunisie où il croyait pouvoir rendre plus de services qu'en France ; mais les tracasseries que des chefs sectaires ne ménagèrent pas à un esprit aussi indépendant dans ses convictions que fidèle à ses devoirs l'amènèrent à se retirer prématurément du service.

Déjà en 1891, j'avais publié, sous le titre de *Fluide des magnétiseurs*, un résumé de l'œuvre de Reichenbach et j'avais entrepris, avec l'aide d'un de mes camarades, physicien distingué, une série d'expériences destinées à étudier les actions réciproques de l'od et des autres forces connues. M. Potier, professeur de physique à l'Ecole polytechnique, avait gracieusement mis à notre disposition un de ses laboratoires ; mais l'inspecteur général Gillon, me déclara qu'il ne pourrait tolérer qu'on s'occupât de sciences occultes dans une école militaire. En vain lui fis-je observer que toutes les sciences étaient occultes avant d'être découvertes et que l'école s'appelait polytechnique parce qu'elle n'était pas spécialement militaire. Il fallait se soumettre ou se démettre ; le laboratoire nous fut retiré et je dus me borner à faire connaître le résultat de nos premiers essais dans l'un des chapitres de mon livre intitulé *L'Extériorisation de la sensibilité*. Nous ne tardâmes du reste pas à subir le sort commun et une mise à la retraite anticipée, prononcée par le général André, ministre de la Guerre,

culution que toute la physique et la mécanique modernes sont bâties (1). »

III

Les objections que, suivant les temps et les besoins de la cause, on a faites aux travaux de Reichenbach et de ses disciples, peuvent se réduire à trois que je vais examiner successivement.

1° *Il n'y a pas de fluides, il n'y a que des vibrations de l'éther.*

Cela a été, en effet, enseigné un moment, mais c'est là une pure question de mots : les anciens appelaient fluides ce qu'on appelle aujourd'hui radiations sans qu'on sache bien encore en quoi consiste le phénomène. La théorie de l'ondulation et celle de l'émission ont été tour à tour abandonnées et reprises pour la lumière et l'électricité.

2° *Si l'od existait, il y a longtemps que les physiciens l'auraient connu.*

Cette prétention rappelle l'anecdote du voyageur à qui l'on montrait à Avignon le palais des papes. « Des papes à Avignon ! répondit-il en haussant les épaules, vous voulez rire ; s'il y en avait eu, ça se saurait. » — Je ne voudrais pas faire de comparaison malséante ; mais les gens qui découvrent des radiations signalées et étudiées en détail depuis plus d'un demi-siècle par Reichenbach me paraissent avoir quelque ressemblance avec le voyageur d'Avignon ; en tous cas, leurs découvertes mêmes sont la condamnation de ceux qui traitaient de folies les travaux réactifs à l'od et au fluide des magnétiseurs.

3° *L'emploi comme réactif des sens hyperesthésiés de certaines personnes n'est pas scientifique parce qu'on ne peut répéter à volonté les expériences, et que ces personnes peuvent être influencées par la suggestion.*

Cela n'est vrai qu'en partie. Si l'on peut, à la rigueur, craindre la suggestion chez les sensitifs, malgré toutes les précautions prises par les expérimentateurs qui s'en sont servi, je me demande s'il ne faut pas la craindre aussi un peu pour l'observateur de l'écran fluorescent ou phosphorescent dont les variations d'éclat sont si faibles et si difficiles à observer, de l'aveu même de ceux qui ont inventé le procédé. Je suis néanmoins persuadé que les distingués physiologistes de Nancy le perfectionneront de telle façon que

vint nous punir d'avoir tenté de démontrer, à l'aide des méthodes de la science positive, l'existence d'un monde hyperphysique, objet de l'effroi instinctif de tous ceux qui ne veulent rien voir au-delà de la matière.

(1) C'est au moment même où le traité classique de *Médecine opératoire* de Velpeau, traduit et édité à New-York, répandait parmi les médecins américains cette tranchante affirmation : « Éviter la douleur dans les opérations est une chimère qu'il n'est pas permis de poursuivre » qu'un dentiste et un chimiste de Boston s'associaient (octobre 1846) pour exploiter la production de l'anesthésie au moyen de l'éther qu'ils dissimulaient, sous le nom de *Léthéon*, par l'addition d'une essence destinée à en masquer l'odeur caractéristique.

tout le monde pourra être convaincu par sa propre expérience, d'autant plus que les résultats qu'ils ont obtenus confirment ce que nous savions déjà, en grande partie, par les témoignages concordants des sensitifs.

Il y a, du reste, peu de réactifs aussi sensibles que le système nerveux des êtres vivants et les savants de laboratoires ont grand tort de mépriser leurs indications. — Ne sont-ce pas les contractions de cuisses de grenouilles qui ont fait découvrir à Galvani les courants électriques ? — Il faut trois instruments, le thermomètre, le baromètre et l'hygromètre pour définir un état déterminé de l'air ambiant qui peut être signalé par les sensations d'un seul homme. Ce sont ces sensations qui ont conduit les savants à construire des instruments propres à en mesurer les effets et à en découvrir les causes; si personne n'avait jamais cherché à se rendre compte de ce qu'il éprouvait, jamais les instruments n'auraient été inventés. — Encore aujourd'hui nous n'avons sur les odeurs que les notions fournies par notre sens olfactif. Si quelqu'un parvenait à découvrir un certain nombre d'individus possédant un flair aussi développé que celui du chien, s'il avait la patience de les étudier pendant de longues années et l'intelligence de coordonner leurs indications de manière à en tirer une théorie, il établirait les bases d'une science nouvelle qui nous éclairerait probablement sur la constitution des atomes. On le considérerait avec raison comme un homme de génie et ceux qui, après lui, perfectionneraient ces découvertes, ne seraient que d'habiles techniciens.

Tel a été le rôle de Reichenbach dans la science des radiations. Il est temps de lui rendre justice (1) et de le placer aux premiers rangs parmi ceux qui, devançant leurs contemporains et dédaignant leurs clameurs, ont généreusement consacré temps et fortune à soulever un coin du voile dont s'enveloppe la mystérieuse Isis.

Grenoble, 10 février 1904.

ALBERT DE ROCHAS.

LA CITÉ-JARDIN

par GEORGES BENOIT-LÉVY (2).

L'auteur de ce livre nous décrit la vie des habitants de Cités saines et heureuses qu'il a pu apprécier à leur juste valeur en y vivant lui-même. Tous nos lecteurs connaissent l'existence de ces Cités-jardins, villes modèles aussi

(1) Le public français doit aussi être reconnaissant à M. Lacoste qui a consacré plusieurs années à la traduction et à la publication dans des conditions particulièrement pénibles du présent ouvrage, sans en retirer autre chose que de la fatigue et des ennuis, la vente des livres de cette nature étant tellement limitée qu'elle arrive difficilement à couvrir les seuls frais d'impression.

(2) Edité chez Henri Jouve.

bien au point de vue esthétique et moral qu'économique et social. Tels des phares brillants de bonheur et de prospérité, elles rayonnent çà et là sur les différents points du globe, et, c'est précisément près de chez nous, en Angleterre, que la dernière est en train de se créer, tout près de Londres, dans l'Hertfordshire. Des industriels se sont associés, ont acheté à un prix très modique, dans un site superbe, une vaste étendue de terrain (1.500 hectares) et là se dresse, de toutes pièces, une ville de 30.000 habitants. Car il faut bien dire que la ville sera limitée en population comme en étendue. Il n'y aura pas surpopulation et il n'y aura pas absorption des espaces libres par des bâtiments et des usines aux hautes cheminées. Au contraire, les 4/5 du terrain seront réservés à des champs, à des parcs, à des jardins; il y aura des aspirateurs pour capter la fumée au lieu de la laisser souiller l'atmosphère; il y aura des cottages riants et coquets; et les débuts de la Cité qui s'ébauche, font présumer que toutes ces belles prévisions se réaliseront. Elles sont, d'ailleurs, nombreuses et, en parcourant l'ouvrage de M. Georges Benoit-Lévy, nous voyons décrites successivement, Port Sunlight (la Cité des Rayons de Soleil), Bourneville; la Cité de l'Aurore, en Amérique; Beautiful-City (la Cité de la Beauté), en Ecosse; Adélaïde-City, en Australie, etc. Et partout l'on retrouve ce milieu social que William Morris préconisait: « Celui où tout homme voulant travailler sera assuré d'un labeur loyal et convenable, d'une maison saine et belle, de moments de loisirs pour le corps et pour l'esprit. »

Tous nos lecteurs voudront lire la description de ces Cités de bonheur — presque de rêve, dirions-nous — si le rêve n'y était déjà réalisé.

Ajoutons que de très nombreuses illustrations agrémentent la lecture du texte et que la superbe couverture de l'artiste Victor Prouvé en font une réelle œuvre d'art.

L'HOMME TERRESTRE

Par Emmanuel DARCEY (1).

Je n'ai pas compris qu'un être pensant pût vivre en paix, sans avoir une croyance réfléchie sur la cause et le but de la vie.

PASCAL.

C'est l'exposé d'une doctrine fondée sur les aspirations du cœur et de la raison et sur des principes certains, qui met devant nos yeux le tableau exact de notre infirmité en même temps qu'elle nous montre notre véritable

(1) Vient de paraître. Pour le recevoir franco, adresser 2 fr. 50 à la librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

grandeur, qui donne aux âmes le soutien moral qui leur est nécessaire, qui répond aux questions qui naissent en l'homme sur les origines et les destinées de l'humanité, sur le Bien et le Mal, sur le lendemain de la Mort.

C'est l'écho de ces paroles, de ces écrits jetés à travers les foules par des âmes d'élite, des cœurs d'apôtres, des hommes sans or et sans ambition qui, tourmentés d'une autre vie, en ont pénétré le mystère.

Ce livre s'adresse aux affligés, à ceux qui souffrent moralement ou physiquement, aux malheureux, à ceux qui trouvent la vie mauvaise et le sort injuste, à ceux qui sont atteints de lassitude morale, qui cherchent la vérité et frappent en vain à toutes les portes.

SOCIÉTÉS D'ÉTUDES PSYCHIKES

On nous annonce la fondation d'une Société d'études psychiques à Yverdon, canton de Naud (Suisse). M. A. MOSER qui en est le secrétaire, demeure rue des Pêcheurs, à Yverdon.

De Nice, notre collaborateur, M. le professeur MOUTONNIER, nous annonce l'organisation dans cette ville d'une Société de *Recherches psychiques* dont la présidence lui a été offerte. M. Monteillet, directeur de la *France-Revue* a été nommé secrétaire.

De nouvelles Sociétés s'organisent donc un peu partout ; nous ne doutons pas de leur succès, puisque leur mission est de répandre la vérité, consoler les éprouvés et faire entrevoir, de la vie de l'au-delà, ce qu'il nous est permis de connaître.

LA MÉDIA ZÉNOBIE GALATZKY

On lit dans le Rappel du 14 mai 1904, le fait ci-après, daté de Saint-Petersbourg le 12.

Dans le grand monde de la capitale russe on parle beaucoup d'une nouvelle méthode de spiritisme, grâce à laquelle une jeune fille d'une rare beauté, Mlle Zénobie Galatzky, a pris de l'ascendant sur le tzar, fort épris des études spirites. Elle est originaire de la Galicie et a fait quelques études à l'Université de Kiew. Mlle Galatzky prétend, à l'aide d'un métal radio-actif, projeter sur un écran des images qui représentent les événements à venir. Ainsi elle a montré au tzar l'image de Port-Arthur en ruines et de la flotte détruite. Le tzar en fut vivement impressionné. Pour le consoler, Mlle Zénobie lui a fait voir le succès final des Russes qui chassent les Japonais de la Corée.

LE TSAR ET LE SPIRITISME

L'empereur Nicolas II se montre beaucoup plus rassuré, à la suite des séances de spiritisme dirigées par le médium français Philippe spécialement attaché à la personne de l'empereur, le tsar a la conviction que les périodes d'épreuves sont achevées.

L'ombre de son père est apparue au tsar, sous forme de réincarnation de Philippe, et l'empereur mort a annoncé d'heureux événements très prochains. (*La Presse-Associée* du 26 mai.)

BOITE AUX LETTRES

Bayonne, le 28 avril 1904.

Madame Leymarie,

Me trouvant ici, le hasard me met sous les yeux ce qui suit : — « La sœur de l'amiral Makkaroff, Mme Elizabetha Ossipowna Tatounow, veuve du capitaine de ce nom, a raconté à un représentant de la presse qui est allé la voir que la nuit où elle reçut le télégramme fatal, l'amiral lui apparut deux fois. Elle l'entendit lui dire : l'explosion s'est produite à la proue. Je ne suis pas encore perdu, Liza, mais j'ai mal, j'ai très mal. »

Dépêche du correspondant du *Petit Journal*, Saint-Petersbourg, 25 avril 1904. N° 15097 du *Petit Journal*, mercredi 27 avril 1904.

Voilà une preuve de plus émanant d'indifférents en faveur des croyances qui vous sont chères. — Tout commentaire me semble inutile.

En vous priant de reproduire ce qui précède dans le numéro prochain de la Revue, veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

JEAN ROUXEL.

— La rédaction accuse à M. Brault réception de sa lettre ayant pour but de repousser de toutes ses forces l'emploi du mot *media* comme féminin de *medium*.

M. Brault trouvant ce barbarisme incorrect, fade et plat, reste libre d'employer toujours le substantif *médium* pour les deux sexes.

La rédaction remercie l'aimable correspondant de l'intérêt qu'il porte à la revue.

L. D.

Avis. — Vu le grand nombre de manuscrits qui sont adressés chaque mois à la Revue, la Rédaction prévient ses honorables correspondants de vouloir bien en garder le double, à l'avenir, car elle ne les renverra plus à leurs auteurs, renvoi qui occasionne toujours une réelle perte de temps et des dépenses.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer la perte de Mme CORNER, née Florence Cook, trépassée le 22 avril 1904 à Londres, à l'âge de 48 ans. Elle avait 16 ans à peine quand, en 1872, elle servit de médium dans les fameuses séances dans lesquelles se produisit la matérialisation de *Katie-King*, séances, qui ont été étudiées par Sir William Crookes et qui resteront mémorables dans les annales du spiritisme. Ces séances continuèrent les années suivantes et surtout jusqu'en 1874. Dans ces derniers temps, M^{re} Corner donnait encore quelques séances, dans lesquelles se produisaient parfois des phénomènes remarquables.

Le regret de tous ceux qui cultivent les études psychiques l'accompagne au dernier séjour. (*Revue d'Etudes psychiques.*)

Nous publierons le mois prochain un article qui avait été préparé à l'occasion de la mort de MM. TRARSEUX, GUSTAVE MACÉ et DUCLAUX et que l'abondance des matières ne nous a pas permis d'insérer.

ALLIETTE ET STELIO

IDYLLE PROVENÇALE

O nature, combien sont puissants tes ressorts !
De quels germes sont faits nos multiples essors,
Pour qu'un esprit troublé, sombre jusqu'au délire,
Puisse l'instant après s'égayer d'un sourire ?
L'aurore a dissipé les ombres de la nuit :
Déjà, sur les coteaux rocheux, le soleil luit,
De légères vapeurs d'une teinte irisée
Flottent, se condensant en gouttes de rosée.
Perles et diamants que sertissent les fleurs,
Et qui tombent ainsi que s'épanchent nos pleurs.
Stelio, tout surpris de vivre encore, s'éveille.
Il n'a point oublié le drame de la veille ;
Mais un peu de bonheur et du calme au cerveau,
Lui font voir l'avenir sous un prisme nouveau.
Il fut riche — et bien soit, il ne l'est plus. Qu'importe !
Que d'êtres sont heureux qui vivent de la sorte.
Ils deviennent les forts, et portent de bons fruits,
Ceux que les grands labeurs ont sagement instruits.
Abdiquant un passé fait de plaisirs stériles,
Stelio, désormais, à des œuvres utiles,
Veut appliquer son temps et son activité ;
Il suivra les conseils, pleins de virilité,
Du vieillard généreux, qu'un bon ange, sans doute,
A conduit sur ses pas pour éclairer sa route.
Il songe à cet asile hospitalier, béni,
Qu'il va quitter bientôt. Sous un charme infini,

Son âme évocatrice, en l'aube qui se lève,
Voit poindre et resplendir l'ombre douce d'un rêve;
Le rêve est chaste et pur — presque une enfant encor —
Radiieuse beauté, madone aux cheveux d'or :
Alliette ! Et son cœur bat du désir de vivre.
Fou, qui crut de l'amour avoir fermé le livre !
Deux mots : hier, demain, — le passé, l'avenir...
— Où rayonne un espoir, s'éteint un souvenir —
Et dans les doux penses où son esprit se plonge,
La splendeur du matin semble incarner le songe.
Tout ce qui vit, respire et qui s'éveille au jour,
Chante à son cœur ému l'universel amour.
Accoudé sur l'appui du fenestron rustique
Où grimpent, dégageant un parfum balsamique,
Le pâle chèvrefeuille et la cassie en fleurs,
Il voit s'épanouir, en riantes couleurs,
L'un des coins merveilleux de sa chère Provence,
L'Estaque et ses rochers plongeant la mer immense.
La bastide est assise au penchant du coteau,
A l'abri du mistral, et sur un gai plateau
Qui fuit en pente douce au travers de la plaine.
La brise de la mer y souffle en douce haleine :
Là, des champs de blés d'or et des bois d'oliviers,
Des raisins, dont le jus doit emplir les celliers,
Pour tomber au pressoir et pour combler les granges,
Jaunissent les moissons, mûrissent les vendanges.
Quelle charmante églogue... et comme il serait doux
De vivre en cette paix, loin du bruit et des fous ;
De récolter le bien que sagement on sème ;
De jouir du bonheur d'être aimé pour soi-même.
Et déjà Stélio, par le rêve emporté,
Voit fleurir le roman dans la réalité.
Du patrimoine enfui quelque bien-fonds lui reste ;
Il projette l'achat d'un bastidon modeste,
Voisin du lieu qui fut le salut et le port ;
Il y veut alentour des terres de rapport,
Dont il surveillera lui-même la culture.
C'est à l'influx puissant de la libre nature,
Dont son âme a senti les souffles propulseurs
Qu'il veut puiser la force et la foi des penseurs.
Il songe... et le soleil a réveillé la vie :
Et l'agreste campagne exhale épanouie
Ses multiples parfums. L'air est doux, le ciel pur !
Quelques voiliers épars sur le golfe d'azur
Rentrent, les filets pleins de sauts d'écaillé vive ;
Les femmes des pêcheurs se hâtent vers la rive...
De joyeux cris d'appel s'entre-choquent dans l'air ;
La plaine, le coteau, les bois, les champs, la mer,

Sous le soleil naissant qui vibre et les anime,
Ruissellent de clartés de leur base à la cime;
Et de doux gazouillis, et de touchantes voix,
Vers Stelio rêveur s'élèvent à la fois :
L'une lui dit : Travaille! et l'autre lui dit : Aime!
Sous les riants pensers que son esprit essaime,
De l'avenir rêvé, le jour semble avoir lui.
Un chant doux et suave arrive jusqu'à lui.
Il se penche... Alliette est là, sous sa fenêtre...
A ses yeux éblouis, elle vient d'apparaître,
Dans tout l'éclat charmant de sa jeune beauté!
Stelio la contemple, avec avidité,
Au milieu de ses fleurs, matinale fauvette,
Rêveuse et chantonnant cette simple ariette :

Les sentiers sont pleins
D'aubépines roses,
Et de fleurs écloses
Au bord des chemins.
Viens, chère mignonne,
Nous irons tous deux
Gentils amoureux,
Par les bois ombrés
Où le vent frissonne.
Tes yeux disent oui... ta lèvre dit non!
Ninette, Ninon!

Les blonds épis d'or,
Là-bas, dans les plaines,
Des moissons prochaines
Berce le trésor.
Viens, ma mignonnelle,
Cueillir les bleuets;
Nous serons seuls...
Les grands blés muets
Sont nids d'amourette...
Tes yeux disent oui... ta lèvre dit non!
Ninette, Ninon!

Veux-tu voyageant
Sur l'onde écumeuse,
Que mon bateau creuse
En sillons d'argent,
Au large des rives,
Et sous d'autres cieus,
Les yeux dans les yeux
Exiler joyeux,
Nos âmes craintives?

Ton regard dit oui... ta lèvre dit non !
Ninette, Ninon !

Mais voici le soir,
Et l'Angélus sonne,
Ton regard rayonne
Tout brillant d'espoir.
Veux-tu, chère aimée,
Le ciel devant nous,
Jurer d'être époux,
Tous deux à genoux
Dans l'herbe embaumée ?

Tes yeux et ton cœur ne disent plus non...
Ninette, Ninon !

Bravo ! dit Stelio. Très surprise, Alliette,
Vers l'auditeur caché, lève aussitôt la tête,
L'aperçoit... Souriante alors, d'un air mutin :
— Monsieur, vos compliments se sont levés matin.
— Guère plus que vos chants, fauvette babillarde.
— Rien est si naturel pour une campagnarde ;
Mais vous, un citoyen, le cas n'est pas banal.
La coutume n'est point d'être aussi matinal,
Et ce haut fait, du moins, grandement nous honore.
— J'avais si grand désir de saluer l'aurore.
— L'aurore ! Elle a semé des perles sur mes fleurs ;
Jamais elles n'ont eu si brillantes couleurs,
Et d'aussi doux parfums. Venez les voir. Je gage,
Qu'en courtois chevalier vous leur rendrez hommage.
Riant de l'à-propos, gaîment malicieux,
Stelio descendit près d'elle... et radieux :
— Oh ! merci de tout cœur ! Merci, Mademoiselle,
De vouloir bien m'offrir, sous cette aube si belle,
La faveur d'en goûter le charme auprès de vous ;
Nul désir ne saurait me paraître aussi doux.
Elle rougit. Tremblant de l'avoir offensée
Par l'excessif émoi qu'a trahi sa pensée,
Stelio, plus poète et plus discret reprit :
— Pardonnez un instant de trouble en mon esprit :
Je ne sais quel transport me pénètre et me grise !
Est-ce du gai matin, le frisson de la brise,
Dont le souffle a passé sur la tiédeur des nids ;
Où quelque esprit errant, sous les cieux infinis,
Qui prenant en pitié notre humaine souffrance,
Vient raviver nos cœurs d'un rayon d'espérance ?

(A suivre.)

JULES MONIOT.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE